LA MÉDECINE

Simplifiée

MISE A LA PORTÉE DE TOUS LES FRANÇAIS,

ET DEUX MOTS

SUR L'HOMOEOPATHIE ET LE MAGNÉTISME ANIMAL;

SUIVIE D'UNE NOTICE

Sur les eaux minérales de Vals, Neyrac, Jaujac, Antraigues, Largentière, et sur les eaux thermales de Saint-Laurent-les-Bains, toutes dans le département de l'Ardèche.

Multa paucis.

PAR L. V. MAZON,

Docteur en Médecine.

PRIVAS,

IMPRIMERIE DE VEUVE GUIREMAND,

1842.

LA MÉDECINE

Simplifiée

MISE A LA PORTÉE DE TOUS LES FRANÇAIS.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

LA MÉDECINE

SIMPLIFIÉE

Mise à la portée de tous les Français,

ET DEUX MOTS

SUR L'HOMOEOPATHIE ET LE MAGNÉTISME ANIMAL;

SUIVIE D'UNE NOTICE

Sur les eaux minérales de Vals, Neyrac, Jaujac, Antraigues, Largentière, et sur les eaux thermales de Saint-Laurent-les-Bains, toutes dans le département de l'Ardèche.

Multa paucis.

PAR

L. V. MAZON, docteur en médecine.

DEUXIÈME ÉDITION

PRIVAS, IMPRIMERIE DE Ve GUIREMAND.

1843.

TABLE DES MATIÈRES.

TISANES.

FIN DE LA TABLE.

PRÉFACE.

Dans mon livre on trouvera bien des articles. Comme on le pense bien, ils sont traités en abrégé. Cependant j'espère que j'aurai été utile. Aujourd'hui on veut beaucoup en peu de mots et c'est la devise que j'ai adoptée : mon petit travail sera de mode longtemps ; car, autant que mes faibles moyens me l'ont permis, j'ai demandé et pris beaucoup à la nature et tout à l'expérience. Je le commence par un abrégé de l'hygiène physique et morale ; j'ai pensé que l'une était pour le moins aussi nécessaire que l'autre. Je m'adresse successivement à la campagne, à la ville, aux jeunes, aux vieux, aux bourgeois, aux dames, et chacun y trouvera son pétit alinéa et me saura gré, je compte, de mes bonnes intentions.

Dans mon introduction, je développe mon plan, mes vues, mes opinions sur la noble profession du médecin ; je fuis les systèmes, et la nature, la vraie expérience, la raison, le bon sens, sont mes guides. Je ne fais pas

toujours de la médecine matérielle, de la médecine de pharmacie ; je cherche à m'élever aux plaies sociales, d'où je fais découler les infirmités physiques.

Puis vient en deux mots la description abrégée des organes et leur position ; puis la manière dont ces organes fonctionnent. J'ai pensé que ces courtes phrases étaient nécessaires pour la lecture de mon livre, pour tel homme, tel enfant de la campagne, qui, j'espère, me liront souvent à la veillée.

Je dis deux mots sur les gardes-malades.

Enfin les maladies ont leur tour ; j'en ai succinctement traité une centaine ; on y lira d'abord les causes, puis les signes constans qui les font reconnaître et enfin le traitement simple, naturel, économique qu'on doit opposer à chacune. J'ai indiqué peu de remèdes, et cependant je crois en avoir indiqué assez.

Les maladies des femmes, des enfans, y sont aussi étudiées. Je parle des femmes enceintes, de ce qu'elles doivent faire avant, pendant et après l'accouchement.

J'indique un bon choix de nourrice.

Je finis enfin par ma petite pharmacie

simple et économique. J'apprends à faire un bouillon de malade, à le couler pour le dégraisser,

Je parle des lavemens ; manière de les donner, comment placer le malade, etc.

Je décris les cataplasmes, comment les bien faire, leurs diverses espèces, les sinapismes, les vésicatoires, les cautères, les setons, les moxas.

Enfin les tisanes, les soupes légères de riz, panades, limonade, décoction blanche de Sidenham, trouvent place.

Puis un mot sur les eaux de Vals, de Neyrac, de Jaujac, d'Antraigues. de Largentière, et les eaux thermales de Saint-Laurent, toutes eaux de l'Ardèche et qui jouissent de rares et précieuses vertus, et qui, toutes les années, voient une affluence de monde.

Un article sur le magnétisme animal et un autre sur l'omœopathie terminent l'ouvrage.

Trop heureux si mes veilles, mes études, ma bonne volonté, mon zèle, mes efforts ont atteint en partie mon but, celui d'être utile à l'humanité.

Ce sera ma plus douce récompense.

simple et économique, d'apprendre à ôter un bouillon [illegible], à le traiter pour la digestion.

Je parle des vomitifs, manière de les donner, comment placer le malade, etc.

Je décris les cataplasmes, comment les faire, leurs diverses espèces, les sinapismes, les vésicatoires, les cautères, les frictions, les [illegible].

Enfin les tisanes, les simples [illegible] de plantes, limonade, décoction de [illegible], [illegible] plus.

J'ai dit un mot sur les eaux de Vichy, de Vernet, de Luchon, d'Amélie-les-Bains, de Lamalou, et les eaux [illegible] de Saint-Laurent, toutes deux de l'Ariège et qui jouissent de [illegible] et précieuses vertus, [illegible] d'un emploi plus fréquent.

Un article sur le magnétisme animal et un autre sur l'homœopathie terminent l'ouvrage.

[illegible], leurs [illegible], [illegible] seraient [illegible] but, celui d'être utile à l'humanité.

Ce sera ma plus douce récompense.

LA MÉDECINE
SIMPLIFIÉE
MISE A LA PORTÉE DE TOUS LES FRANÇAIS.

Moyens de conserver la Santé.

Il vaut mieux prévenir la maladie, que d'avoir à la guérir. Cette vérité est un tel axiôme, qu'elle frappe l'esprit le plus simple et le moins intelligent.

Avant de parler médecine, traitement, remèdes, nous dirons en peu de mots comment il faut se conduire pour se conserver en santé.

Le grand secret pour cela, le voici : usez de tout avec modération, avec sagesse, avec mesure ; suivez l'instinct de la nuture. Ma comparaison fatiguera peut-être un peu votre vanité, mais n'importe, c'est vrai et je dois le dire dans votre intérêt. Vous hommes, êtres intelligens, traitez vos corps comme font les animaux, et comme eux vous serez plus sains, comme eux vous serez plus rarement malades; comme chez eux, vos maladies seront plus simples, moins compliquées. plus faciles à deviner, plus aisées à traiter et à guérir.

Quand vous aurez appétit, mangez; mais des alimens simples, avec le moins d'apprêt possible; surtout point ou peu de ces condimens appétissans, piquans, stimulans; je vous plains si des alimens pareils sont un besoin pour vous; vous êtes déjà en imminence de maladie, puisque l'appétit ordinaire n'y est plus et qu'il faut l'art du cuisinier pour le réveiller. Mangez sobrement, c'est-à-dire ce qu'il faut pour nourrir le corps et pas plus. Si vous allez au-delà, je vous prédis que vous ne le ferez pas longtemps impunément.

Habillez-vous selon les saisons et surtont selon le temps présent : règle générale cependant de prendre de bonne heure les habits d'hiver et de les quitter tard.

De l'exercice, il en faut, il est nécessaire, indispensable à notre nature, et pour le prouver, transportez-vous dans la cabane du paysan avec vos enfans, vous, citadins continuellement emprisonnés dans vos maisons hermétiquement fermées et sans air; comparez les joues fleuries, fraîches, grasses et potelées du campagnard, de cette bergère active et gentille qui se lève à l'aube du jour et suit son troupeau; de ce beau jeune homme, vigoureux, robuste, bien músclé, avec vos figures étiolées, pâles, à fines peau et couleur, et si la force indique la santé,

mettez-vous deux, trois si vous voulez, à soulever le fardeau qu'il enlève seul comme un Hercule; non, l'avantage ne sera pas à vous; près de lui vous serez des pygmées.

Et le moment de la maladie arrive : lui, comme vous le pensez bien, résistera mieux; son courage est plus grand parce que ses fibres sont plus solides, parce qu'il se sent plus fort, plus d'énergie physique contre un mal physique. Vous, vous avez souvent peur, ou moins de courage, parce que vous avez moins de vigueur en réserve pour résister.

L'un est ce chêne vigoureux qui peut impunément braver bien des orages; l'autre est cette plante faible, étiolée que le moindre vent abat et tue.

Vous me direz, il faut des uns et des autres dans l'ordre des sociétés; tout le monde ne peut être citadin, tous ne peuvent être campagnards; c'est vrai, mais il m'est permis d'établir, dans vos intérêts, cette juste comparaison entre les uns et les autres, afin de vous indiquer les moyens de vous bien porter. Ainsi alors, vous ferez de l'exercice, parce que je vous ai conduits en lieux sûrs pour vous en montrer les fruits et les résultats certains. Que de maladies on guérirait avec les moyens hygiéniques, que de regrets on s'épargnerait, en vivant plus selon la nature.

J'arrive à la tempérance, à la morale, à la sagesse, pour guerroyer avec cette corruption, cette dépravation morale qui menace, le front levé, la société toute entière. Oui, pénétrez-vous de cette immense vérité : c'est à ce débordement des passions les plus brutales, les plus viles, qui nous assimilent à l'ours, au loup, au plus méprisable animal, que nous devons ces maladies cruelles et incurables, si communes aujourd'hui. Le cancer, la fièvre lente, cette phthisie si répandue ; ces ulcères, ces dartres, ces teignes ne sont-ils pas les effets nécessaires et logiques de vos passions satisfaites et souvent de cette maladie américaine qu'on trouve partout, sous toutes les formes, sous les couleurs les plus noires, les plus sales, les plus dégoûtantes ; ajoutons-y l'abus du tabac, des boissons alcooliques, de l'ambition démesurée, de la cupidité ; le luxe effréné, l'envie, etc., et vous aurez le complément de toutes les misères et passions humaines qui, de notre espèce, qu'on dit la première, en font la plus triste et la plus misérable.

Maintenant, pensez-vous que ces mots, tempérance, modération, continence, sobriété, soient de vains mots et des vertus inutiles ; et vous, jeunes gens, balancerez-vous longtemps pour revenir à des habitudes qui vous feront honneur et profit, et pour quitter des vices qui

vous déshonorent, vous ruinent, vous déconsidèrent et transmettent à vos enfans à venir des germes de corruption, de maladies incurables. Ne sait-on pas que beaucoup de ces maladies sont héréditaires, et n'est-il pas convenu aujourd'hui qu'une seule les produit presque toutes.

Vous serez donc ce que vous devez être, et dans votre intérêt et dans l'intérêt de votre postérité qui ne doit pas porter la peine de vos dérèglemens. Vous serez sobres, continens, raisonnables enfin; car vous êtes hommes, et l'intelligence et la prévision de l'avenir vous appartiennent, et vous savez mesurer les effets des causes.

Je ne dois pas oublier le sexe qui embellit la nature et la société, et il me permettra un petit reproche. Pourquoi ces liens étroits qui étreignent, qui torturent ces délicates poitrines? Gênez-vous moins; vous en serez aussi aimables et aussi séduisantes, et au moins ainsi il n'y aura pas d'inconvéniens redoutables; il n'y aura pas de crachemens de sang, de ces phthisies, de ces cancers qui, comme vous le savez, éludent souvent nos moyens, notre science, notre zèle et nos efforts.

Ne faites captifs que ceux qui doivent l'être, et ils le seront sans cela.

Hommes de cabinet, vous userez d'une

nourriture douce, pas trop excitante, pas trop copieuse ; à vous, il faut moins pour vous alimenter, parce que votre exercice du corps est moindre et qu'il faut mettre l'un en rapport avec l'autre. Vous userez surtout sobrement de vins généreux, de liqueurs, de café. et vous serez contens de mes conseils, surtout si vous y ajoutez un exercice de tous les jours, après les repas et votre travail.

Travaillez le moins possible à la chandelle, car les yeux en valent moins; et puis le corps, le cerveau surtout, ne sont pas impunément contrariés. Ne travaillez pas trop longtemps, surtout si vous avez un tempérament nerveux ou pléthorique.

Prenez de fréquens bains chauds de pieds.

Et vous, campagnards, gens si utiles à la société, si honorables et si peu honorés, si nécessaires; vous, par qui tout vient, tout est nourri, entretenu, logé, ne dépassez pas les bornes d'un travail raisonnable; travaillez avec précaution; reprenez vos habits après votre travail, si vous les avez quittés; redoutez, dans les momens de sueur, l'air froid, humide, les courans d'air, l'eau fraîche, des alimens pris en trop grande quantité; soyez le dimanche sobres en vins, bière, liqueurs; amusez-vous, rien de plus juste, vous l'avez acheté la semaine; mais évitez les

excès, l'ivrognerie surtout; car ce vice vous rend malades, déshonore, vous assimile à la brute, et vous fait dupes d'un fripon ou d'un escroc.

Variez votre nourriture; qu'elle soit tantôt maigre, tantôt grasse; l'estomac s'ennuie d'une continuelle monotonie. L'hiver, le gras convient davantage; le printemps, l'été, l'automne, ajoutez-y ce que Dieu vous envoie dans ces saisons, c'est-à-dire des légumes et des fruits,

Les fruits murs sont une excellente et salubre nourriture, l'été; les fruits verts sont très nuisibles, très dangereux; vous userez des premiers avec modération.

Les légumes, les fruits font un sang clair, doux, peu énergique; la viande, au contraire, rend le corps fort, dur, vigoureux.

Le café pris modérément est utile, surtout aux tempéramens froids, apathiques; il convient peu aux tampéramens nerveux et replets, il porte aux cerveau.

Les vins, liqueurs, eau-de-vie, ne donnent qu'une force fictive, momentanée, usez-en sobrement; les vins de Beaujolais, de Bordeaux, du Rhin sont des vins légers et préférables aux autres, surtout pour les bourgeois.

Les paysans supportent mieux les alimens forts, épicés, les vins, liqueurs, café, que les hommes de cabinet.

L'été, les campagnards doivent le jour boire en travaillant une liqueur faite avec de l'eau et un peu d'eau-de-vie ou de vinaigre, c'est une boisson agréable et très désaltérante.

En général, il faut moins manger le soir que le matin, et que toujours cette collation soit composée de choses plus digestibles, plus légères.

Levez-vous matin, bourgeois, citadins, rentiers, magistrats; allez respirer un moment l'air pur de la campagne, et vous aussi leurs compagnes, allez avec eux, restez moins longtemps au lit; vous laisserez dehors bien des vapeurs des maux de nerfs, des gastrites, des ennuis; vous rentrerez gaies, contentes, fleuries; vous ferez honneur à vos déjeûners et vous les prendrez comme ils sont. L'appétit y sera, cet apprêt sera le meilleur et votre cuisinière excellente.

La promenade à pied est la meilleure et la plus utile; mais il ne faut pas la mesurer, en faire le programme avant le départ, elle serait presque inutile. La promenade à cheval remue davantage le corps et ne convient pas à tout le monde.

Celle en voiture est douce, balotte doucement et est très utile aux convalescens, aux individus faibles, valétudinaires, aux vieillards.

Mais les femmes enceintes doivent s'en abstenir; elles ne doivent aller qu'à pieds, sous peine d'accidens quelquefois graves.

La promenade sur l'eau est encore plus douce que celle en voiture ; mais ne mettez pas sur cet élément les personnes craintives, peureuses, trop nerveuses; il pourrait en mésarriver.

Les femmes enceintes doivent travailler, mais à des travaux légers ; elles ne doivent pas porter de fardeaux lourds, ni faire de longues courses, ni sauter de haut, ni trop danser, ni trop chanter ; leur nourriture doit être douce, digestible; peu de boissons alcooliques, éviter les fortes émotions, les soirées trop prolongées ou trop bruyantes.

Vers la fin de leur grossesse, quelques bains chauds et au son de froment, au lait d'amande, prendre le soir en se couchant un verre d'émulsion douce; alors plus que jamais nourriture légère, et peu à la fois.

On doit surveiller les petites demoiselles des pensions. Le peu d'exercice qu'elles font, le travail intellectuel continu, surtout aux approches de l'âge critique, peuvent influencer en mal une organisation encore ébauchée. Aussi en voit-on beaucoup alors s'arrêter tout-à-coup dans leur essor.

Ceci s'adresse plutôt aux maîtresses de pensions qu'aux mères de famille, qui souvent sont éloignées de leurs enfans. Aussi mesdames les institutrices doivent se faire un devoir sacré de prévenir à la moindre alerte.

Le vieillard doit se rappeler que ses ressorts n'ont plus tant d'énergie, il doit faire selon ses forces, le repos lui est plus nécessaire, il lui faut des vêtemens plus chauds, une nourriture substantielle sous un petit volume; il lui faut de la viande, de la volaille, une température douce, égale, un peu de bon vin; souvent le lait lui est excellent. Il lui faut une compagnie douce, bien élevée, prévenante, circonspecte, autant que possible des gens de son âge. Il faut témoigner au vieillard beaucoup d'égards, de bienveillance; il faut le distraire pour lui faire oublier ses vieux jours; il lui faut du respect, de la vénération; il faut enfin lui rendre les honneurs qu'on lui rendait à Sparte. Il veut être écouté, obéi, flatté; il en a le droit. Ses conseils de Nestor valent bien les conseils de l'étourdi de vingt ans.

Le vieillard ne doit pas se lever si matin. Son ouvrage est fait, c'est un être qui vit pour lui dorénavant, qui se repose sur ses lauriers; mais qui gouverne encore le monde par ses conseils, par son expérience, par ses soixante ou quatre-vingts ans de pratique.

Que le vieillard ne fasse pas le jeune homme, il serait ridicule, tout autant qu'un jeune homme voulant s'ériger en Ulysse: à chacun son rôle.

INTRODUCTION.

Quand on a pratiqué vingt ans l'art difficile de la médecine, on a été frappé des vérités suivantes : les moyens les plus simples ont été les meilleurs; les plus complexes le plus souvent inutiles ou dangereux; et ceci est encore prouvé d'une manière bien victorieuse par la conduite de ces vieux experts médecins de tous les siècles passés et présens. Vers la fin de leur vie, ou mieux après quelques années de pratique et lorsque l'expérience et le temps leur avaient appris la vérité, ces grands maîtres leur avaient dit : prudence, prudence; la diète, le régime et la prudence. Hypocrate donnait peu de remèdes. Nous ne disons pas qu'il s'en tint toujours et toujours à ces moyens doux, bienfaisans, faciles et jamais meurtriers; mais nous disons, qu'à part ces jours rares de combats extraordinaires, il n'avait pas d'autres chevaux de bataille. Cependant Hypocrate était heureux; cependant on l'appelait et on l'appelle encore le prince des médecins; cependant les rois de Perse lui envoyaient des ambassadeurs chargés d'or pour le prier de vouloir bien venir soigner leurs sujets atteins d'une cruelle maladie; cependant, en dépit de toutes nos connaissances nouvelles, de

nos mille nouveaux moyens d'investigations, de nos milliards d'ouvertures de cadavres humains (qui toutefois honorent nos efforts et porteront des fruits), il n'est pas un de nous, j'en suis sûr, qui n'envie encore ses travaux, sa gloire, ses succès. La nature était son système; ses observations, son bon sens, un jugement simple et droit étaient ses seuls aides et ses uniques raisonneurs. Il ne cherchait pas les subtilités, il les fuyait, et sa rhétorique consistait à parler simplement pour que tout le monde le comprît, comme sa philosophie consistait à tirer des inductions précises de faits nombreux et précis.

Constructeurs de systèmes, l'humanité vous saura gré de vos efforts pour asservir à vos règles absolues les rouages inconnus qui font marcher la vie; nous admirons votre intelligence, l'activité de votre génie, la grandeur de vos idées philantropiques, et nous nous inclinerons, pour être reconnaissans et justes, devant vos grands noms, vous, Van-Helmont, Barthès, Brow, Broussais et autres; nous aurons même pour l'honneur de l'humanité et pour le nôtre vos bustes et vos livres dans nos cabinets; mais vous nous permettrez de ne pas vous suivre toujours dans toutes les tortueuses allées de vos dédales artistement dessinés; car nous avons cru voir et entendre que tous vos systèmes,

en se choquant, s'étaient brisés ; car nous savons que les lois de la nature ont souvent d'autres règles et d'autres compas que les vôtres; car nous avouons encore notre ignorance des ressorts intimes du corps humain, et nous ne sachons pas que le scalpel effilé de l'anatomiste, la pénétration du physiologue, aient surpris dans leur essence le moteur et le jeu de nos organes.

Nous suivons encore humblement la loi de la cause et de l'effet modifié à l'infini; nous voyons l'infinité des nuances dans les uns et les autres, et vous nous permettrez de n'avoir pas toujours exclusivement pour guide la règle et le maître d'ici-bas. Telle est ma profession de foi et on conçoit que dans un livre de la nature du mien, j'aie surtout pris cette devise.

Je n'ai pas eu la prétention de faire un ouvrage scientifique. J'ai voulu et j'ai cru être utile aux hommes en leur indiquant en peu de mots les moyens de reconnaître et de traiter à peu de frais leurs maladies. Ils ne trouveront ici que des remèdes simples, peu coûteux, aisés à manipuler, qu'on trouve partout ; les symptômes des maladies y sont clairs, précis, et je n'y ai mis que ceux qui les caractérisent spécialement.

Le mal empire-t-il, je conseille le médecin ; car on pense bien que ce livre ne doit pas l'exclure toujours.

Je n'ai pas compris dans l'ouvrage toutes les maladies du corps humain ; ce n'était pas ma tâche. Mon intention a été d'offrir aux familles la connaissance abrégée des maladies les plus communes, et il m'a paru que je ne devais pas aller au-delà.

J'aurai été utile ; car, que d'erreurs, que de préjugés j'aurai détruits ; que de malheurs j'aurai prévenus, que de victimes de l'ignorance ou de la fausse science j'aurai arrachées à la mort. Il faut être médecin ; il faut avoir couru les campagnes ; il faut avoir vu pratiquer ces avocats, commères, conseils de village et de ville, pour avoir une idée juste de leur opiniâtreté infatigable à débiter partout leurs absurdes ordonnances, leurs panacées désastreuses.

Pour l'intelligence complète de mon livre, je vais indiquer en deux mots le nom et la place des principaux organes de l'homme.

Article Préliminaire.

On remarque dans l'homme la tête, le tronc et les membres.

Dans la tête, sont le cerveau ou cervelle partagée en deux parties.

En arrière, est le cervelet ou petite cervelle, qui donne naissance à la moelle épinière descendant par le canal vertébral jusqu'au bas du tronc.

Dans le tronc sont la poitrine et le ventre.

Dans la poitrine, limitée par les côtes et en bas par un muscle appelé diaphragme, qui la sépare du ventre, on trouve les poumons au nombre de deux[1], le poumon droit et le poumon gauche.

Le cœur, organe central et principal de la circulation, est entre les deux poumons un peu à gauche. On sent ses battemens entre la sixième et septième côte.

Tout le monde connaît le ventre par ce nom.

Dans cette cavité on trouve :

Vers le creux de l'estomac, le gaster ou estomac, où arrivent les alimens pour subir une première préparation; à sa droite, sur lui, le foie, organe volumineux et destiné à produire la bile indispensable à la digestion et qui continuellement arrive sur les alimens au moyen d'un petit canal appelé cholédoque.

A gauche est la rate encore inconnue dans ses fonctions; mais qui probablement sert aussi à la digestion.

Les intestins ou entrailles remplissent à eux seuls presque tous les vides du ventre. Il y a les

petits et les gros, le dernier s'appelle rectum et finit à l'anus. Il y a encore dans le ventre les reins ou rognons qui sécrètent et produisent l'urine qui arrive de là dans la vessie, au moyen de deux petits canaux.

La vessie est devant le rectum au fond du ventre, plongée derrière les os antérieurs du bassin. Elle n'est élevée dans le ventre que quand elle est pleine ou à peu près.

Le cerveau est l'organe de l'intelligence et de la pensée. C'est conséquemment le plus noble, et Dieu l'a placé le premier et au-dessus de tous les autres.

Les poumons sont les organes de la respiration et servent encore à la modification du sang par le moyen de l'air que nous inspirons.

Le cœur est l'organe de la circulation du sang, il est divisé en deux cavités. Des tuyaux, appelés artères, conduisent le sang rouge par tout le corps au sortir du cœur gauche, et les veines, autres canaux, rapportent le sang noir, momentanément impropre à la vie, au cœur droit qui le chasse dans le poumon qui le rougit de nouveau et le rend vital.

Des poumons, il passe de nouveau dans la cavité gauche du cœur, et de là il retourne arroser et vivifier tous nos organes, pour recommencer jusqu'à la mort la même manœuvre.

L'estomac, les intestins, le foie sont les organes de la digestion.

Les alimens mâchés dans la bouche, descendent dans l'estomac par un canal appelé œsophage; l'estomac les travaille, les modifie et les apprête au moyen de sucs qu'il fournit par lui ou par des glandes et une surtout considérable appelée pancréas; ils passent ensuite dans le premier intestin appelé duodénum, où arrive la bile qui leur fait subir une préparation plus parfaite. Dès lors, des vaisseaux absorbans s'emparent de ce qui peut servir à la nutrition et le portent sous le nom de chyle dans toutes les parties de notre corps. Cette opération se fait le long du tube digestif, mais surtout dans le petit intestin. Insensiblement la pâte chemine, et enfin le résidu, qui ne peut plus servir à rien, est évacué par le bas.

Mécanismes admirables, qui nous font lever les yeux au ciel et nous disent : vois et admire !

Choix de Garde-malade.

Le service auprès d'un malade est chose si essentielle, que, s'il est mal fait, tous les moyens employés par l'art sont inutiles. Tous les

jours aussi on voit périr des malades, bien traités d'ailleurs, à qui on a donné tout ce qu'il fallait donner, qui avaient plus que des chances de guérir, et qui cependant ont succombé. Celui-ci parce qu'on l'a laissé toute la nuit sans boire; celui-là a reçu, de l'individu de service, le remède à contre-sens; chez l'un, on a doublé la dose du remède ordonné; à l'autre, on n'en a donné que la moitié; le premier a été laissé découvert toute la nuit, le second a été étouffé sous les couvertures; d'autres ont été trop abandonnés à leurs caprices, applaudis; on leur a laissé faire toutes leurs volontés; d'autres ont été brutalisés; enfin, d'autres encore ont été gorgés d'alimens défendus, ou de remèdes de commères; et je n'en finirais pas si je voulais énumérer et raconter toutes les sottises des gens de service, auprès des malades.

Aussi j'insiste de toutes mes forces, car sans cela point d'espoir de succès, sur une bonne garde-malade; et je suis étonné que dans chaque localité, dans chaque ville, dans chaque village, il n'y ait pas des personnes élevées pour cela, comme il y en a dans les hôpitaux; et ici (entre deux parenthèses), voyez ce non-sens, ce vice de la société : les malheureux sont les mieux traités quand ils sont malades, et les bourgeois, les riches qui peuvent bien avoir aussi les

médecins instruits, n'ont pas cependant une chose aussi essentielle, des gardes-malades capables. Leur vie est confiée à des domestiques, qui n'entendent rien à ce métier difficile. Cet état de garde-malade est d'ailleurs des plus honorables ; il serait encore lucratif, et chacun, le malade surtout, y trouverait son compte. J'ai voulu le faire adopter dans le pays où j'ai pratiqué vingt-deux ans; mais que peut un homme de bonne volonté, seul, sans appui, contre la crasse de la routine, contre des préjugés stupides, contre la pratique absurde des temps anciens ?

Voici comment je voudrais une garde-malade : femme intelligente, active, dévouée, douce, bon caractère, bon cœur, affable, prévenante, patiente. J'avoue que je suis exigeant; cependant toutes ces qualités sont nécessaires, et je suis convaincu que sur cent malades ainsi servis, on aurait au moins moitié plus de succès et de guérisons; car le médecin ne fait pas tout : il ordonne et s'en va ; il est l'éclair qui donne la lumière, mais sachez en distribuer les rayons ; il est le moteur qui donne une salutaire impulsion, c'est aux autres à prodiguer, en son absence, à la plante malade les moyens qu'il indique, et à accomplir les détails.

Pour réunir toutes les qualités que j'indique, c'est chose difficile et il faut avouer qu'on ne les

trouve guère que chez les personnes inspirées par la religion, à moins qu'il n'y ait entre le malade et son garde, d'autres liens, comme épouse, sœur, parens ou amis; sous ce rapport les sœurs hospitalières sont des modèles. Et pourquoi une commune n'en payerait-elle pas une ou deux? Cette commune rentrerait facilement dans ses avances par ce que donneraient les maisons qui s'en serviraient. En général, pour ce service qui est pénible, fatiguant, qui absorbe tous les momens, il faut aussi une personne qui soit à elle seule, qui n'ait rien à faire chez elle que pour elle, qui n'ait pas l'embarras d'un ménage ou d'autres embarras : il est sous-entendu qn'elle doit être de mœurs exemplaires.

Ne la prenez non plus ni trop jeune, ni trop vieille. Trop jeune, elle ne connaît pas l'importance de ses fonctions et elle les exercera mal par conséquent ; elle dormira la nuit quand il faudra veiller, et sortira quand il faudra rester dedans. Trop vieille, elle ne sera pas assez alerte, assez forte pour remuer le malade dans son lit, et puis son âge l'a rendue dure, un peu égoïste, un peu trop à elle.

Je le répète, toutes les considérations au monde bien pesées, bien examinées, me portent à préférer celles que leur vocation religieuse y appelle.

Quand ont a vu dans les hôpitaux, quand on a vu ces respectables sœurs hospitalières faire ce métier si dur, si répugnant, si sale souvent; avec cette résignation, cette patience, cette activité qu'elles y mettent, on est pour elles saisi de respect, d'estime, d'admiration. Dans ce monde, êtres bienfaisans et purs, vous aurez toujours notre estime et notre vénération, comme dans l'autre vous serez les premières placées!

Vous, pères, mères de famille, retenez bien ce que vous dit un ami vrai, sincère, désintéressé; vous ne paierez jamais assez une bonne garde-malade; elle est aussi nécessaire que le médecin, et la médecine sans elle est peu de chose.

Pour un métier pareil, je ne parle pas des hommes, ce n'est pas leur affaire.

Pleurésie et Fluxion de Poitrine.

Ces deux maladies ne différant que du plus au moins, et étant souvent très difficiles à distinguer l'une de l'autre, nous les réunissons dans le même article. Le traitement d'ailleurs est le même.

Ces deux maladies sont très communes, surtout en hiver et au printemps; elles sont presque toujours causées par un chaud et froid.

On les reconnaît aux signes suivans :

Presque toujours au début, frisson plus ou moins violent et long, suivi bientôt après de chaleur, toux, point de côté, respiration pénible et difficile, crachement de sang; ce dernier signe n'existe pas toujours, surtout au commencement.

Quand ces signes existeront, on peut être sûr d'avoir une pleurésie ou fluxion de poitrine.

A ces maladies, vous opposerez au début, avant que la chaleur arrive, un lit bien bassiné où se couchera le malade; des infusions très chaudes de mélisse, de violette, thé ou camomille, à volonté. Le malade en boira abondamment, à suer beaucoup.

Sur le point de côté une pierre ou brique bien chaude enveloppée de linges.

Le mal cède souvent à ces simples moyens.

Dans le cas contraire, vous les remplacerez par une tisane d'orge, de ris ou d'althéa miellée; une chaleur modérée, le repos, le silence, quelques cuillerées de lait d'amandes; diète absolue, un service doux, prévenant.

Le mal continue-t-il, appelez le médecin.

Cette maladie dure ordinairement de trois à quinze jours, et quelquefois plus.

Des sueurs générales, une expectoration facile sont de bon augure.

Vous ne commencerez à nourrir le malade que quand il ira mieux, ne vous pressez pas pour cela et allez prudemment.

Rhumes.

Depuis longtemps on l'a dit : les rhumes tuent plus de monde que la peste et la guerre ; c'est vrai, aussi soignez vos rhumes ; cherchez en soigneusement les causes ; guérissez-les au plus tôt ; car c'est un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il ne vous soutire la vie que petit à petit ; car ses progrès, pour vous détruire, sont lents, insensibles ; car il vous caresse, il vous flatte, et dit toujours avec vous et les autres, ce n'est rien ce n'est qu'un rhume : donc, chassez au plus tôt de chez vous ce traître ; étudiez-le, voyez vos crachats, la violence et la durée de la toux, et dans tous les cas, ne transigez pas avec lui.

Un régime doux, du lait, des tisanes adoucissantes, se bien couvrir surtout en hiver, prendre la flanelle sur la peau, la poitrine, etc., délogent le plus souvent cet opiniâtre ennemi ; persévérez, soyez constans à lui faire la guerre, car lui, de son côté vous la fait incessante.

Si vos efforts sont inutiles, recourez au médecin qui vous observera attentivement.

Asthme.

L'asthme est une maladie assez commune, très fatigante, que l'on dit être un brevet de

longue vie, et qui en effet taquine longtemps sa victime avant de la tuer.

La périodicité, l'intermittence sont ses élémens, et c'est surtout la nuit qu'il vient éveiller et daguer le malheureux patient.

Cette maladie paraît tenir à une conformation particulière de la poitrine ; elle est souvent héréditaire et appartient à l'âge adulte, plutôt à l'homme qu'à la femme.

Ses causes déterminantes sont les émotions morales, les excès en tout genre ; une maladie du cœur ou des gros vaisseaux, les inflammations chroniques des conduits de l'air ; et le froid, l'humidité, l'habitation des grandes villes le favorisent.

Il serait presqu'inutile de décrire les symptômes de l'asthme puisque tout le monde le connaît ; cependant voici en peu de mots comment se comporte cette maladie dans ses accès :

Ils arrivent assez souvent comme un coup de foudre et presque toujours la nuit et avant le jour ; il y a d'abord des baillemens, des vents, resserrement de la poitrine ; une toux sèche ; le malade est déjà réveillé par la gêne et l'oppression ; il se met sur son séant ou court à la fenêtre pour humer l'air frais du dehors ; bientôt la respiration se précipite, devient haletante, entrecoupée ; il y a ronflement et sifflement dans

le jeu de la respiration. Le malade souffre horriblement, la toux suffocante survient et la figure exprime l'anxiété la plus vive; le corps se couvre de sueur, et le malade cherche un appui solide pour y fixer ses mains.

La décroissance enfin arrive avec une expectoration plus facile; et le calme se rétablit jusqu'à une autre fois.

Entre chaque accès, il y a un intervalle variable : quelquefois c'est un mois, quinze jours, d'autrefois trois, quatre ou cinq seulement, quelquefois vingt-quatre heures.

Cette maladie se guérit rarement; aussi indiquerons-nous seulement les moyens qui doivent rendre les accès supportables.

Pour cela et aux premiers symptômes précurseurs de l'accès, vite, debout le malade, le placer sur un fauteuil; ouvrir les fenêtres; tremper ses pieds dans l'eau chaude; n'avoir que les hommes utiles dans la chambre; de suite après, des sinapismes aux mollets, une infusion légère de thé ou de tilleul, quelquefois du café léger à l'eau avec quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger.

L'accès passé, voyons les moyens d'en prévenir les autres.

Quoi qu'en dise toute la médecine de la terre avec ses richesses, j'indiquerai seulement un

régime doux, un exercice modéré, pas de salé, de liqueurs exitantes, éviter les sensations fortes, pénibles, le froid, l'humidité et placer dans sa chambre, le soir, un vase d'eau chlorurée; souvent des bains chauds de jambes et de mains.

Ces moyens vrais, raisonnables, sont toujours utiles et jamais nuisibles.

Hémoptysie ou Crachement et Vomissement de Sang.

L'hémoptysie est la sortie du sang par la bouche, provenant des poumons ou de ses conduits,

Cette maladie survient surtout de dix-huit à trente-cinq ans; les femmes y sont plus sujettes que les hommes. Elle reconnaît une infinité de causes dont voici les principales:

Les chutes, les coups sur la poitrine; les lectures à haute voix trop prolongées; l'excès de la parole, du rire; les fortes secousses de toux; les efforts faits pour le chant, la déclamation; l'éternuement; etc. Mais ces causes sont secondaires d'une disposition particulière du sujet à cette maladie, et nous signalerons en première ligne parmi ces causes premières, les excès vénériens, le corset de femme trop serré et gênant la circulation et la respiration,

Ce mal se reconnaît aisément. Il sort par la bouche à la suite d'un peu de toux, un sang vermeil, écumeux, pur ou mêlé de mucosités.

Avant l'arrivée du sang, les malades éprouvent ordinairement à la poitrine ou à l'arrière gorge, un sentiment de malaise, de pesanteur ou de tension avec toux et saveur douce ou salée, ou goût de sang dans la bouche; les pieds se refroidissent, il y a des frissons, la respiration se gêne, le cœur palpite et il y a picotement ou chatouillement au fond de la gorge. Le sang paraît enfin.

Dès ce moment, faites mettre les pieds dans l'eau chaude ; repos complet, silence absolu, quelques cuillerées de lait d'amande ou de décoction blanche de Sidenham, tisane froide en petite quantité de ris, de tilleul; diète. Si le sang sort en trop grande abondance et que le malade soit fort, replet, robuste, sanguin, une saignée au bras ou au pied; puis sinapismes aux jambes; limonade légère et fraîche prise par cuillerée à bouche.

Cette maladie est très grave, parce que souvent elle n'est qu'une avant-garde de la phthisie pulmonaire; cependant qu'on ne se décourage pas pour cela, car d'autrefois c'est un moyen dont la nature se sert pour désemplir des vaisseaux trop pleins et trop nourris ; c'est un vrai bénéfice

de nature; et combien de gens qui ont dans l'âge adulte vomi abondamment du sang venant des poumons, et qui n'en sont pas moins arrivés à une extrême vieillesse.



Catarrhe Pulmonaire.

Ce mal est un diminutif de la pleurésie; un chaud et froid le procure; la saison froide et humide l'amène toujours.

On le reconnaît aux signes suivans : faiblesse dans les membres, anxiété, oppression, toux quelquefois très opiniâtre. Dans la matière des crachats expectorés, il y a quelquefois des stries de sang; souvent quelques redoublemens le soir.

Cet état réclame la chambre, le repos, la tisane adoucissante; puis, vers la fin, la violette, la feuille d'oranger en tisane, un régime doux.

Des sueurs générales souvent terminent la maladie; surveiller la poitrine, car souvent la pleurésie s'ensuit.

Fièvre Lente.

Cette maladie semble devoir envahir le monde et je me hâte de publier que nous devons ses progrès effrayans à la corruption, à l'intempérance et à l'abus du tabac.

Soyez tous sages, sobres, modérés, tempérans; travaillez selon vos forces; ne mangez ni trop, ni trop peu; menez une vie simple, pure, frugale, et vous ne verrez pas dans vos maisons ce ver rongeur, cet épouventable visage, livide, effilé, terne, plombé, émacié, terreux, ce squelette enfin, qui fait à tous et à lui même horreur et pitié.

Tout le monde aujourd'hui veut une table somptueuse, des logemens magnifiques, des habits superfins, une pipe souvent vide et pleine; tous veulent vins exquis, liqueurs, café, puis thé, etc. : et pour tout cela, que faire? On travaille; mais plus qu'on ne peut, et si cela ne suffit pas, on vole, on pille, on tue et bien autre chose encore.

Et la nature dont les droits sont éternels, dont les lois sont fixes, invariables, vous y rappelle en vain. La pente où vous êtes est trop rapide, vos excès vous en font mesurer l'étendue et vous ont jetés dans l'abîme. . .

Et tous ces vices : la cupidité, l'ambition, l'égoïsme, l'envie se joignent aux autres fléaux, minent sourdement votre existence et amènent les pertes, les faillites, le déshonneur, la rage, le désespoir, le suicide ou l'échaffaud; ou bien la hideuse fièvre lente, la dégoûtante consomption surviennent, qui baissent lentement et cruellement le rideau.

Vivez selon la nature, purement, simplement, sobrement; ne vous abandonnez qu'aux inspirations douces et bienveillantes, et vos corps comme vos ames seront sains, tranquilles, calmes et heureux.

Les fièvres lentes, qui sont toujours le produit d'une lésion organique grave, ne guérissent guère ; au début seulement, l'espoir peut renaître avec un régime doux, bien entendu.

Mais à quoi servirait toute la pharmacie du monde, si vous ne pouvez maîtriser la cause première que je viens d'indiquer plus haut.

J'indique encore le changement d'air , la flanelle sur la peau ; les frictions douces sur la poitrine, l'épine du dos et les membres avec un morceau de flanelle chaude; le lait d'ânesse; le lait de femme surtout; les distractions, les promenades avec des amis doux, aimables et circonspects.

Bien des jeunes gens qui s'attendaient à voir dans cet article, des remèdes, drogues, seront sans doute étonnés d'y en trouver peu. Qu'ils méditent froidement mes conseils; qu'ils soient justes et qu'ils me disent ensuite, si je n'ai pas mis le doigt sur la plaie.

Je ne dois pas finir cet article, sans parler d'une cause très active et très commune de cette maladie chez les jeunes femmes. Je veux parler

de ces corsets de baleine, ou d'acier qui, avant le complet développement du corps, mettent ces jeunes poitrines et ces estomacs délicats à l'étau.

La taille fine est de mode, elle l'exgige, tout est dit.

Malheureuses, mais intéressantes femmes, pensez-vous que vos tailles de guêpes et puis la toux, l'oppression, la fièvre lente, le crachement ou vomissement de sang, et une mort cruelle et prématurée, vaillent plus qu'un corps fort, robuste, proportionné, moins étroit; mais aussi plus fleuri, plus gai, plus épanoui.

Allez dans vos jardins, sexe séduisant, et allez étreindre par son milieu ce bouton de rose qui va s'épanouir; vous le verrez demain et vous aurez garde d'employer pour vous désormais ces liens, ces ceintures de fer qui vous assassinent et vous tuent.

Je ne parle pas de ces moyens curatifs qui consistent à percer la peau, ou à écorcher les pauvres malades. J'attends pour les conseiller que MM. les médecins m'aient cité des observations vraies de réussite par ces moyens extrêmes et cruels.

Angine ou Esquinancie.

L'esquinancie est l'inflammation des glandes qui sont au fond du gosier.

Cette maladie est commune dans les saisons froides et humides, en hiver et en automne.

Le malade qui en est atteint, sent une légère douleur au fond de la gorge; il exerce souvent des mouvemens de déglutition; en regardant le fond de la bouche au moyen du manche d'une cuiller qui abaisse la langue, la bouche bien ouverte et tournée au grand jour, on aperçoit une ou deux glandes rouges et engorgées; le malade avale avec peine sa salive ou la tisane, quelquefois le passage est complètement fermé.

La maladie est-elle légère : tisane d'orge miellée, diète légère, fréquens gargarismes avec la décoction de mauves miellée; on mettra une cravate chaude et large ou un cataplasme de farine de lin autour du col; quelques bains chauds de jambes.

Si le mal s'aggrave, alors 10, 12 sangsues au cou, et 4 ou 5 seulement si c'est un enfant. Laissez saigner ou appliquez le cataplasme de lin.

Ces moyens dégorgent assez promptement; et la guérison ne tarde guère.

Quelquefois le mal se termine par une abondante excrétion de mucus.

Glossite ou Inflammation de la Langue.

La langue s'enflamme quelquefois; des substances âcres, des poisons irritans, l'abus des

préparations mercurielles et certains venins, surtout celui du crapaud qui paraît être assez actif, amènent l'irritation de cet organe, son développement quelquefois considérable. Dans quelques cas, on a vu cet organe remplir exactement la bouche. Cela arrive surtout à la suite d'une espèce d'apoplexie de cet organe, et cette apoplexie est foudroyante. La langue alors devient rouge, brune, noire et franchit quelquefois les limites des lèvres. Le malade est alors menacé de suffocation.

Si la maladie est légère, quelques gargarismes de mauve suffisent avec la tisane de ris, la diète, quelques bains chauds de pieds. Garder la chambre.

Si, au contraire la scène se rembrunit et que le volume de la langue arrive au point de remplir la bouche, alors plus d'hésitation, il faut appeler le médecin qui fera deux larges incisions longitudinales avec le bistouri jusqu'au milieu de son épaisseur. Le sang coule en abondance, et l'organe, à l'aide de gargarismes de fleurs de sureau, ou de millepertuis, ou de feuilles de ronces, reprend bientôt ses dimensions ordinaires. Les incisions profondes qu'on vient de faire s'aperçoivent à peine. Le malade guérit rapidement.

Gastrite ou inflammation de l'Estomac.

L'estomac est cette poche membraneuse où arrivent les alimens et les boissons avant de passer dans les intestins, et qui est située vis-à-vis le creux de l'estomac.

Cet organe, un des plus importans, exposé au contact immédiat de tous les agens destinés à nous nourrir, devait être souvent excité outre mesure, et c'est ce qui nous rend compte de sa maladie si commune.

L'inflammation de l'estomac s'observe en tout temps, en tout lieu, mais surtout dans les pays chauds et conséquemment pendant les fortes chaleurs. Ses causes sont nombreuses. Voici les principales : l'emploi des remèdes forts et irritans; les boissons glacées quand le corps est en sueur; les excès dans le boire et le manger; l'abus des liqueurs excitantes, comme vin, café liqueurs, eau-de-vie; les viandes gâtées ou corrompues; les poisons, les substances âcres, souvent l'emploi d'un émétique, etc.

Les chagrins en paralysant l'innervation portent aussi leur action délétère sur l'estomac, et sont une cause plus commune qu'on ne pense.

On reconnaît la gastrite aux signes suivans : l'appétit est dérangé; une ou deux heures après le repas, on éprouve une pesanteur au creux

de l'estomac avec gonflement, sentiment de malaise ou de douleur ; la bouche se sèche, la soif se déclare, il survient des retours, des envies de vomir et des vomissemens ; la langue rougit à la pointe.

Les symptômes passent-ils bientôt, vous n'avez qu'une simple digestion difficile qui indique déjà la mauvaise disposition de l'estomac et qui doit vous faire tenir sur vos gardes ; continuent-ils, c'est une gastrite commençante à laquelle vous devez opposer les moyens suivans :

Diète deux ou trois jours, tisane légère de ris, d'orge cru, de chiendent, adoucie avec le sucre, ou le sirop de gomme ou de capillaire à volonté, et donnée en petite quantité et presque froide ; n'arriver que lentement à prendre une nourriture légère, comme purée, crême de ris ou de pain au beurre, se sevrer quelque temps de tout ce qui peut exciter, surtout en vin, liqueur ; ordinairement ces moyens arrêtent le mal et avec un régime doux, bien entendu, le malade se remet parfaitement.

Prenez-y garde toutefois, si de pareils signes se renouvellent chez vous, vous êtes menacés d'une maladie de cet organe qui aura les plus funestes résultats, si vous commettez surtout le moindre écart.

Ce sont ces fréquentes indigestions, comme

on les appelle vulgairement, qui amènent ces maladies lentes et qui, toujours ou presque toujours, finissent par la mort. Ce sont ces maladies négligées qui donnent naissance à ces squirrhes, à ces cancers, à ces ulcères d'estomac si communs aujourd'hui.

La gastrite vient quelquefois comme un coup de foudre. C'est une véritable apoplexie de cet organe. La douleur à l'estomac est violente, insupportable; les vomissemens sont continuels; la moindre goutte de liquide les provoque, les exaspère; dans ce cas, appliquez un léger cataplasme de farine de lin sur l'estomac, et ne faites pas boire le malade de deux, trois, quatre ou six heures, donnez un lavement de mauve ou de graine de lin et revenez ensuite à la tisane ou à l'eau pure par cuillerée à café.

Ces moyens sont-ils inutiles, appelez le médecin.

La maladie qui nous occupe traîne-t-elle en longeur, elle s'appelle alors gastrite chronique, c'est-à-dire de vieille date.

Dans ce cas, je recommande les soins les plus minutieux, la plus grande patience et surtout une persévérance sans borne dans les moyens à employer.

Le régime sera doux, on mangera des soupes de ris, des panades claires au beurre, et seule-

ment ce que l'estomac pourra supporter sans gêne ; tisane adoucissante de ris, orge, chiendent, mauve, racine de réglisse, prise à petite quantité. On l'adoucira avec le sirop d'althéa, ou de gomme, ou de groseille, ou de framboise.

S'abstenir avec soin d'alimens âcres, forts, salés, épicés ; de liqueurs, vins, café, eau-de-vie, etc.

On fera quelques promenades par un beau temps sur un terrain uni. Le lait de vache, d'ânesse surtout, quand il passe bien, et souvent un moyen précieux.

Il est un autre remède dont nous avons constaté mille fois les étonnans effets, c'est l'usage des eaux minérales de Neyrac, près d'Aubenas (Ardèche). Des officiers venus de la campagne d'Italie et beaucoup d'autres malades qui nous paraissaient désespérés et qui avaient épuisé les richesses de la pharmacie, sont venus chercher et on trouvé dans l'usage de ces eaux, continué quinze à vingt jours, une santé florissante.

Gastro-Entérite.

La gastrite, comme c'est très ordinaire, se propage souvent aux intestins, on l'appelle alors gastro-entérite.

On la reconnaît aux signes indiqués plus

haut; de plus il y a douleur au ventre qui est un peu mat, des vents fréquens rendus par le bas, souvent diarrhée si le mal est dans le dernier intestin. Le ventre est tendu, dur, surtout après avoir mangé; il y a malaise, agitation, anxiété; le sommeil est mauvais, interrompu par des rêves, sourtout quand le malade est couché sur le côté gauche; ce qui s'explique alors par la pression du foie sur les organes malades.

On guérit cette double maladie par les moyens opposés à la gastrite, auxquels on ajoute des cataplasmes de farine de lin ou de mauve sur le ventre et des lavemens de lin ou de mauve soir et matin.

Se tenir le plus possible assis ou couché; les eaux de Neyrac font encore des miracles dans ce cas.

Entérite ou inflammation d'entrailles.

D'après ce que nous venons de dire plus haut, nous n'avons pas besoin d'insister longuement sur cette maladie, puisque nous venons d'en tracer les caractères et le traitement.

Nous dirons seulement qu'ici, il ne faut pas écouter l'appétit qui souvent n'est pas dérangé; songez que la nourriture, que l'estomac supportera puisqu'il n'est pas malade, va bientôt passer dans les entrailles qui le sont, et alors, gonflement du ventre, coliques, anxiété et souvent diarrhée.

Vous éprouverez sûrement ces inconvéniens et alors vous n'userez que d'une nourriture douce et en petite quantité ; de tisane de ris gommée, et sourtout de quelques lavemens émolliens. S'il est nécessaire, quelques cataplasmes de lin sur le ventre, pas de viande, de bouillon gras, de vin, liqueurs, etc.

Qu'on y prenne garde, ce mal qui n'est rien en suivant nos conseils, devient très grave si on le néglige.

Diarrhée.

La diarrhée est chose si commune, elle dépend de tant de causes différentes qu'il est bien difficile d'indiquer des remèdes toujours utiles ; tantôt elle est un mal, tantôt un bien.

Les enfans y sont très sujets, et chez les grandes personnes elle tient toujours à une irritation intestinale, à un froid surtout des pieds qui dérangent la digestion.

Dans tous les cas, mettez-vous à la tisane de ris ou de chiendent, à une légère diète et à l'usage de quelques lavemens de mauve ou d'amidon.

La diarrhée est souvent comme le rhume, il ne faut trop la négliger.

Chez les enfans, soutout lors de la dentition, elle est souvent nécessaire.

Tympanite.

La tympanite est le gonflement considérable du ventre par des gaz ou vents développés dans l'estomac ou les intestins, ou dans les deux à la fois.

Ce mal est assez rare et est presque toujours le symptôme ou l'effet d'une autre maladie.

Tantôt elle est produite par un obstacle au cours des vents dans les intestins. Cet obstacle est ou des matières endurcies dans le gros intestin, on un rétrécissement de l'intestin par suite d'une inflammation d'une partie, ou momentanément par l'engouement d'une hernie. Tantôt ce sont des alimens solides ou liquides d'une certaine nature comme les haricots, les lentilles, les choux et quelquefois les farineux; les vins nouveaux, les vins blancs mousseux, le cidre, les vers.

Dans tous les cas on reconnaît la tympanite aux signes suivans :

Le ventre est devenu gros, distendu, élastique comme la peau d'un tambour; il est comme cette peau très sonore quand on le frappe; on entend le bruit des vents qui circulent dans les intestins et qui se déplacent.

Si le mal est porté à un haut degré; les poumons, le cœur sont gênés dans leur action, il y a difficulté de respirer, des défaillances; la

vessie aussi est gênée et l'urine coule à peine, quelquefois s'arrête tout à fait.

Des vents quelquefois s'échappent par le bas ou par le haut et le malade est momentanément soulagé. D'autrefois, mais rarement, il en sort une très grande quantité et le malade est radicalement guéri.

La tympanite est une maladie très grave; mais heureusement assez rare.

Ce mal étant presque toujours symptomatique; c'est contre le mal principal qu'il faut diriger le traitement. Ainsi, a-t-on les symptômes d'une gastrite, d'une entérite ou d'une gastro-entérite, attaquez ces maladies comme il est indiqué à ces articles. Supposez-vous des vers, le malade en a-t-il rendu, donnez quelques cuillerées d'huile de ricin; est-ce une hernie qui la cause, réduisez-la ou faites-la réduire de suite; y a-t-il constipation opiniâtre, sans douleur d'entrailles, sans les symptômes qui constituent l'entérite, donnez encore quelques cuillerées d'huile de ricin ou de sirop de fleurs de pêcher et une paire de lavemens avec l'eau chaude où on aura fondu gros comme une noisette de savon ou de miel.

Soyez prudens dans l'usage de ces remèdes anti-venteux si vantés par les commères de village. Ce sont des excitans qui exaspèrent le mal; ne les donnez que quand il n'y a aucun symptôme qui annonce une inflammation.

Dyssenterie ou Colite.

La dyssenterie et la maladie de l'automne; c'est sous l'influence du froid humide qu'elle se développe, comme à la suite des fruits verts dont on abuse dans cette saison, surtout des raisins.

Elle a son siége dans les gros intestins; elle est souvent dangereuse; les chaleurs excessives la causent aussi. Elle est quelquefois contagieuse et il n'est jamais prudent d'aller sur le pot d'un dyssentérique sans le laver parfaitement.

On a dit que la dyssenterie était quelquefois causée par des insectes qu'on avalait.

La maladie s'annonce par quelques douleurs au ventre, des vents; le malade veut aller à la selle, il y va avec peine et expulse avec effort quelques petites matières. Les besoins se rapprochent, les efforts arrivent, redoublent, il y a du sang dans les selles ou du mucus blanchâtre, filant; le ténesme et les épreintes continuent, le malade est bientôt terrassé, anéanti par le mal.

Ici, doucement, prudence, le mal est dangereux, diète absolue d'abord; le malade est-il fort, 10, 12, 15 sangsues sur le ventre, à l'anus; quelques demi-lavemens de lin, de mauve, de pariétaire; cataplasme de lin, ou mauve sur le ventre; tisane de ris gommée; avez-vous affaire

à un corps chétif, usé, vieux; ce que je viens d'indiquer plus haut à part les sangsues.

Tenez-vous à ce régime, à ces moyens, et le plus souvent en n'exaspérant pas la maladie par des moyens incendiaires, le malade guérit vite et à peu de frais.

Les livres sont pleins de recettes plus ou moins pompeuses contre cette maladie, mais méfiez-vous de ces richesses. Le plus simple remède guérit sans épuiser la vie et la bourse.

Miséréré.

Le miséréré appartient aux fortes irritations d'entrailles, alors que toutes les sympathies sont en jeu; alors probablement que les nerfs des intestins partagent l'irritation générale de ces parties. Ce n'est qu'un symptôme des gastro-entérites; aussi pour le traitement je renvoie à ces maladies.

Quelquefois cependant, il est de ces coliques insupportables qui sont nerveuses et qu'on guérit alors avec quelques cuillerées de lait d'amande où vous avez mêlé sur dix cuillerées, à prendre dans la journée, sept à huit gouttes de laudanum liquide.

Mais, écoutez, cette espèce de colique est rare et dans le doute, si vos moyens adoucissans, vos lavemens, votre diète, ne la guérissent pas, appelez le médecin.

D'autrefois encore, on éprouve des coliques affreuses par suite de vents dans les intestins; mais les vents qui circulent dans le ventre, leur sortie par le haut et par le bas, le gonflement de ses parties indiquent la nature du mal et on les guérit assez facilement avec quelques cuillerées d'eau sucrée où on met quelques gouttes d'éther sulfurique.

Choléra-Morbus.

Le choléra-morbus est une maladie violente, très douloureuse, qui tue rapidement sa victime et cela en deux ou trois heures quelquefois.

Le choléra asiatique dont tant de contrées en Europe ont été affligées, tuait quelquefois comme un coup de foudre.

Le choléra commence par des vents, pesanteur du ventre, douleur; puis viennent des déjections considérables par le haut et le bas; puis des crampes très douloureuses, un abattement extraordinaire, une figure cadavéreuse, quelquefois cent selles dans une heure, la mort souvent en deux ou trois.

A cette maladie qui provient d'un échauffement particulier, mais d'une forte inflammation d'entrailles, vous opposerez la diète, le repos, les consolations, tisane de ris gommée en petite

quantité, cataplasme de farine de lin sur le ventre, quelques lavemens doux, émolliens.

Si le malade est fort, robuste ; au début quelques sangsues sur le ventre et au creux de l'estomac; mais prudence, allez doucement et persistez.

Si le malade était exténué par la quantité de matières évacuées, alors quelques cuillerées de potion gommeuse où vous mettriez sept à huit gouttes de laudanum.

Ce mal est tellement rapide dans ses funestes résultats que je me fais un devoir de conseiller le médecin au début du mal.

Cardialgie, Entéralgie.

Ces deux maladies sont assez fréquentes surtout dans les villes; elles sont souvent très difficiles à distinguer des gastrites et gastro-entérites ; cependant avec de l'attention on peut y parvenir.

Voici les symptômes :

L'appétit est déréglé, irrégulier; les malades mangent et digèrent des alimens qui exaspèreraient la vraie gastrite ; la pression de l'estomac soulage au lieu de fatiguer; le manger les soulage aussi, au lieu de les fatiguer comme dans la gastrite.

Cette maladie n'a pas les dangers de la gastrite. Elle guérit ordinairement par un régime

doux, bien entendu; par des distractions agréables, par l'habitation à la campagne, par un travail léger et qui plaise, par des voyages.

Ces moyens sont les principaux et vous pouvez presque vous passer de moyens pharmaceutiques.

Quelques émulsions cependant prises le soir avec un biscuit, un morceau de gâteau, un macaron font du bien.

Dans tous les cas, recherchez attentivement les causes qui peuvent avoir produit la maladie, et en les faisant cesser, vous guérirez infailliblement.

Ici les chagrins, les procès, l'ennui, les sensations pénibles, jouent un rôle considérable.

Abstenez-vous de sangsues, de saignée, de moyens trop débilitans, et qu'une diète austère n'achève pas d'abîmer et de désespérer le malade.

Jaunisse.

La jaunisse provient de la bile répandue dans nos organes; soit que le foie en fournisse une trop grande quantité; soit que, ne pouvant arriver dans les intestins par la fermeture du canal cholédoque, elle se répande dans le corps; soit enfin, par une modification que l'on ne peut encore expliquer.

Ce n'est souvent qu'un symptôme de la maladie du foie, ou du canal cholédoque, ou de l'intestin

duodénum où arrive la bile. Dans ces cas elle ne peut couler librement et se répand partout.

Cette maladie arrive souvent à la suite d'un violent chagrin, d'une terreur subite, d'une forte colère, de la jalousie, de l'ambition ou de la haine; à la suite de plaies, morsures d'animaux ou opérations chirurgicales. Dans tous ces cas on peut appeler cette maladie jaunisse nerveuse ou spasmodique.

C'est celle qui doit nous occuper.

Elle dure ordinairement de quinze à vingt-cinq jours.

Vous guérirez ce mal par quelques sangsues appliquées à l'anus; la tisane douce de ris, de chiendent, de mauve, de bouillon blanc; les bouillons d'herbes; et enfin par quelques purgatifs légers, comme soixante grammes sulfate de soude bouilli dans un litre d'eau sucrée et pris par demi-verre, dans la matinée, à un quart d'heure de distance.

On y joindra les distractions, les promenades à la campagne, un régime doux.

Ces moyens simples réussissent ordinairement.

Hématémèse ou Vomissement de Sang.

L'hématémèse est le vomissement de sang par l'estomac. On le distingue facilement de

l'hémoptysie en ce que le sang est ordinairement noir; il n'y a pas de toux, et ce sang est mêlé d'alimens.

La vie sédentaire, les alimens âcres, irritans ou trop succulens, les liqueurs fortes ou alcooliques, un coup sur l'estomac, le produisent.

Après quelques symptômes préliminaires le malade rend par la bouche le sang que nous venons de caractériser.

Le malade est-il vigoureux, jeune, saignez-le dans le principe, à moins que le vomissement ne soit médiocre; donnez-lui de la tisane de ris gommée, ou de la limonade ordinaire froide, un bain chaud de pieds d'un quart d'heure; puis cataplasme légèrement sinapisé sur ces parties.

Mais que pourraient ces moyens si l'hématémèse était produite, comme ce n'est que trop commun, par des ulcères ou un cancer à l'estomac.

Mœléna ou Maladie Noire.

Le mœléna ou maladie noire est caractérisé par des déjections noires, rendues par la bouche. C'est ordinairement le symptôme de maladies graves dans les organes de la digestion.

On opposera les adoucissans, la diète, les cataplasmes, la limonade à cette maladie.

Fièvre Intermittente.

Il y en a de plusieurs espèces, les plus communes sont les tierces qui viennent un jour et l'autre non. Ces maladies, à ce qu'il paraît d'après les connaissances nouvelles, sont sous l'influence des irritations d'estomac ou d'entrailles, et avant de les traiter, il faut bien questionner ces organes ; car, si vous donniez le quina qui est l'antidote de ces maladies et que vous l'appliquiez sur des surfaces enflammées ou malades, il pourrait vous en mésarriver.

On ne voit que trop d'abus et de maladies incurables provenant de ce remède actif, donné sans connaissance et sans réflexion.

Si un malade a des accès de fièvre, voyez dans quel état sont ses organes digestifs. L'estomac, les intestins sont-ils enflammés, combattez d'abord par la diète, le régime, les adoucissans, cette irritation, et puis, le jour qu'il n'y a pas d'accès, donnez le quina de la manière suivante : quinze ou dix-huit heures avant l'accès, donnez dans une cuillerée à bouche pleine d'eau sucrée un décigramme (2 grains) sulfate de quinine, trois heures après autant et de la même manière, au bout d'autres trois heures même dose, et trois heures après encore autant ; puis tenez chaudement le malade, donnez-lui quelques infusions

de mélise, de tilleul ou de feuille d'oranger, et l'accès aura manqué en tout ou en partie.

Le lendemain aux mêmes heures, revenez comme la veille; n'en donnez seulement que deux prises au lieu de quatre.

Le troisième jour, toujours en prenant le jour que l'accès ne vient pas, faites prendre une prise huit heures avant l'accès.

Alors, ordinairement tout est fini, que le malade se soigne quelques jours, car le mal est sujet à revenir.

Une colère, une sensation pénible, un écart de régime, un chaud et froid le font facilement reparaître.

Fièvre Putride.

Toutes les fois qu'une gastro-entérite a duré quelques jours, que le mal a continué sa marche, que l'individu a été abîmé par la douleur, par des déjections considérables; il survient ce qu'on appelait anciennement une fièvre putride, parce qu'on croyait que cette prétendue putridité ou humeur tenait à la maladie et était la maladie.

Aujourd'hui qu'il est généralement reconnu que ce n'est qu'un effet du mal que nous avons déjà traité à l'article gastro-entérite, nous renverrons à ces articles.

Toutefois, nous pensons que les anciens n'avaient pas toujours tort et qu'il est des maladies propres aux liquides ou humeurs du corps dans lesquelles ces humeurs sont altérées ou viciées.

Mais comment les distinguer ; c'est un sujet qui exercera longtemps la sagacité des hommes de l'art.

En attendant la prudence indique de traiter la fièvre putride comme gastro-entérite; car, au moins ainsi, il n'y a pas d'erreurs funestes ou d'homicides à commettre.

Nous en disons autant de la fièvre maligne, avec cette différence que dans celle-ci le cerveau est irrité et produit ces symptômes si dangereux que les anciens attribuaient à des esprits ou à des génies malins.

Voyez les articles, encéphalite, phrénésie.

On a cependant guéri et on guérit encore quelquefois ces maladies avec des purgatifs, des excitans; mais cela ne pourrait prouver qu'une chose, c'est ainsi qu'il arrive quelquefois, que la nature est venue à bout de vaincre et la maladie et la mauvaise médecine.

Gengivite ou Inflammation des Gencives.

A la suite d'un chaud et froid, de l'humidité des pieds, surtout en automne et en hiver, et

par des temps humides; toutefois avec un prédisposition particulière, comme pour presque toutes les autres maladies; les gencives s'engorgent, recouvrent une partie des dents, deviennent très douloureuses, saignent facilement.

A cette maladie, qui quelquefois dure longtemps, vous opposerez une diète légère, la tisane de ris acidulée avec le suc de citron ou quelques gouttes de vinaigre et surtout quelques sangsues sur les gencives mêmes; après quelques jours de ces moyens, venez-en à des gargarismes d'eau froide dans lesquels sur un litre vous ferez fondre gros comme un pois d'alun. Gargarisez trois fois par jour.

Tenez-vous chaudement, surtout les pieds et la tête, et usez d'une nourriture légère.

Hépatite ou Inflammatian du Foie.

L'inflammation du foie reconnaît pour causes :

Un coup sur sa région, une chute d'un lieu élevé sur les pieds, les genoux, le siége; l'abus des alimens de haut goût, du vin, café, liqueurs; les chagrins prolongés, etc.

On la reconnaît aux signes suivans :

Douleur plus ou moins vive, quelquefois sourde, d'autrefois avec élancemens dans la région du foie; enduit jaune ou vert de la langue;

perte d'appétit, soif, bouche amère, envies de vomir, peau chaude et brulante; le blanc des yeux d'une teinte jaune ainsi que la peau.

Ces symptômes sont fugitifs et pas toujours constans. Aussi faut-il beaucoup de soins et de pénétration pour décider la présence d'une hépatite. Cette maladie est plus commune qu'on ne pense, et souvent elle existe simultanément avec la gastrite et la gastro-entérite.

La diète, le repos, un régime doux, l'usage de quelques tisanes adoucissantes, quelques lavemens émolliens, des cataplasmes de farine de lin sur la région du foie, en viennent souvent à bout; mais il faut persister quelque temps, car cette maladie, devenant chronique, est très dangereuse et conduit souvent à l'hydropisie.

Si la douleur devient vive, vous appliquerez quelques sangsues sur l'endroit douloureux et un cataplasme de lin après leur chute.

Cardite ou Inflammation du Cœur.

Cette maladie est heureusement assez rare, car elle est très dangereuse.

On la reconnaît aux signes suivans :

Le malade sent au milieu et un peu à gauche de la poitrine, une douleur vive, profonde; il est inquiet, il y a par fois de l'oppression, et puis

des défaillances plus ou moins fréquentes ; il craint à tout moment d'être suffoqué.

Opposez à ce mal très grave des saignées copieuses, des sangsues en abondance sur la région du cœur ; ici le mal est clair, les indications sont précises et il y a nécessité d'agir avec énergie. On plongera matin et soir, et même à midi, les pieds et les mains dans l'eau chaude ; diète absolue, tisane adoucissante, repos, silence.

Cystite ou Inflammation de la Vessie.

On observe rarement cette maladie.

Elle s'annonce par une douleur d'abord sourde que l'on ressent au bas ventre ; bientôt cette douleur augmente et alors le bas ventre devient tendu et douloureux à la moindre pression. Le malade n'urine plus qu'avec peine et avec douleur, l'urine est rougeâtre ; le malade s'abandonne presque au désespoir tant il souffre.

On oppose à ce mal les moyens suivans :

Diète absolue, des sangsues sur le bas ventre ou au péritoine ou à l'anus, tisane de ris gommée ; bains entiers, cataplasme de lin ou de mauve sur le bas ventre bien légers et mollets ; trois demi-lavemens par jour ; quelques demi-verres d'émulsion douce.

La pierre prédispose à cette maladie.

Néphrétis ou inflammation des Reins.

L'habitation des lieux humides et froids, prédispose à cette maladie que l'on reconnaît aux signes suivans :

Frissons d'abord, puis douleur plus ou moins forte dans la région des reins, à droite ou à gauche ou des deux côtés, selon que le droit, le gauche ou les deux sont pris ; fièvre ; la douleur est continue ; les urines sont quelquefois rougies et souvent la douleur s'étend sur le trajet des conduits des reins à la vessie.

A ce mal, il faut opposer des saignées et des applications de sangsues, c'est presque de rigueur, puis des cataplasmes ; la diète, tisane d'orge ou de ris.

Hydropisie.

L'hydropisie occupe tout le corps ou est bornée au ventre, et s'appelle alors ascite. C'est celle que je vais traiter.

Elle est très grave.

Elle reconnaît pour cause une lésion du foie, des organes digestifs ou du cœur : on conçoit alors que c'est à la maladie principale qu'il faut s'adresser ; car, pour faire de la médecine de sens commun, il faut enlever la cause pour atteindre les effets. Toutefois, comme l'ascite est un

symptôme dominant qui à lui seul tuerait le malade avant le temps, il faut le soulager ; et on y parvient en évacuant l'eau du ventre au moyen d'une opération qui n'est pas douloureuse. C'est le médecin seul qui peut la pratiquer. Cette opération donne du temps et permet d'attaquer le mal principal ; mais la bonne foi nous oblige de dire qu'il y a peu d'espoir de guérison.

L'hydropisie générale ou anasarque est due à la vieillesse, à une faiblesse radicale, à la suite d'une maladie longue qui a épuisé les forces de la vie. Dans ce cas, bons bouillons, bon vin, frictions sèches, tisane de camomille ou de quinquina ou de gentiane.

D'autrefois, l'hydropisie est due à une diarrhée longue.

Dans ce cas, tisane de ris gommée, régime doux, quelques demi-lavemens avec l'amidon fondu dans l'eau tiède.

Hernies.

Les hernies sont maladies communes, surtout dans les pays de montagne.

Les cavaliers y sont très sujets et en général tous ceux qui fatiguent beaucoup et qui habituellement portent des fardeaux.

On les néglige en général trop chez le peuple.

Il n'en serait pas ainsi si on était pénétré de cette vérité, qu'avec une hernie négligée et non réduite, la vie est en danger à chaque minute.

Les enfans jeunes y sont aussi sujets; il suffit chez eux de réduire de suite la hernie et de la maintenir réduite, soit au moyen de petits bandages, soit au moyen de tours de bande et d'une petite pelote de son bien appliqués. Ces tours de bande se relâchent facilement et il faut y revenir souvent.

Mais les grandes personnes, et je les en préviens, n'ont pas plutôt vu chez elles une hernie paraître qu'elles doivent de suite la réduire ou faire rentrer avec précaution, et appliquer ou faire appliquer de suite un bandage bien fait. Tous les autres remèdes sont inutiles et c'est temps perdu.

La hernie se reconnaît avec facilité en ce qu'elle paraît subitement. La peau qui la recouvre ne change pas de couleur.

Les plus communes sont, chez les hommes, celles qui paraissent à droite et à gauche du bas ventre, et chez les femmes à l'ombilic et à la jointure des cuisses.

Hémorrhoïdes.

Les hémorrhoïdes sont un écoulement de sang par l'anus. Quelquefois, il y a en dedans de l'anus

des tumeurs veineuses pleines de sang, et alors ont dit que les hémorrhoïdes sont internes.

Les hémorrhoïdes sont souvent un bénéfice de nature et il serait très imprudent de chercher à les guérir. Ainsi, pendant le cours ou à la suite de maladies graves, un malade, tout-à-coup, est-il atteint d'hémorrhoïdes? doucement alors, la nature a trouvé une voie pour sauver le malade; respectez ses efforts, son travail, les hémorrhoïdes ne tuent pas, sa maladie l'aurait peut-être tué.

Les hommes de cabinet y sont très sujets, et chez eux c'est encore souvent un bienfait. Que d'attaques d'apoplexie, de paralysie, de manie, de folie sont arrivées par suite de leur suppression accidentelle ou provoquée !

Les hommes gros, gras, replets qui font peu d'exercice en sont aussi atteints; mais toujours ce sont les mêmes causes qui les produisent et vous devez les respecter. Conseillez alors l'exercice, un régime doux, modéré et ils guériront; car, rappelez-vous bien que les trois quarts des maux qui vous assiégent et vous tourmentent, ne vous viennent que parce que vous tourmentez et vous contrariez les lois que vous avait imposées la nature.

Si les hémorroïdes toutefois vous font trop souffrir, voici les meilleurs moyens, non pour

les guérir, je me garderai bien de vous les indiquer, mais pour vous les rendre supportables.

Exercice souvent répété, régime doux, moins manger; abstinence de choses fortes, épicées, grosse viande, surtout noire, gibier, vins, café, liqueurs; couchez sur un lit dur, otez vos matelas de laine, de plumes, d'édredon; joignez à cela une tisane douce de ris, d'orge et quelques lavemens; car, souvent les hémorrhoïdes viennent de la constipation.

Fistules.

Les fistules sont des conduits non naturels qui s'ouvrent à la surface de la peau et qui laissent suinter une humeur quelconque.

En général une fistule n'est que l'effet d'une autre maladie, comme de la carie des os; c'est la plus commune.

Dans ce cas, on comprend qu'on essayerait en vain de traiter la fistule. Autant vaudrait, car c'est une juste comparaison, vouloir égouter la mer sans arrêter les fleuves qui y coulent. Donc ici vous irez à la source, à la vraie cause de ce mal et vous le traiterez en conséquence; les virus écrouelleux, rachitiques, qui sont identiques, sont ce qui le plus souvent carient les os et produisent subséquemment les fistules.

Les fistules proprement dites, c'est-à-dire qui sont elles-mêmes la maladie principale, sont la fistule lacrymale des yeux, celle-là exige le médecin, le chirurgien; la fistule à l'anus, qui est assez commune, et qui arrive souvent aux gens constipés, aux cavaliers, à ceux qui ont eu des abcès ou dépôts à l'anus mal traités, ou trop graves, ou pas ouverts assez tôt l'exigent aussi.

Ces fistules communiquent dans l'intérieur de l'intestin et laissent échapper au dehors plus ou moins de matières ou mucus de l'intestin. Ici il faut encore de nécessité le chirurgien.

Il y a encore d'autres fistules appelées borgnes, c'est-à-dire qui ne pénètrent dans aucune cavité. Celles-là sont peut-être plus faciles à guérir, soit en extrayant un corps étranger qui les entretient, soit par un autre moyen.

Mais ces maladies, je le répète dans l'intérêt des malades et de leurs bourses, ont toujours besoin du médecin. Il est plusieurs moyens d'opérer ces maladies qui appartiennent exclusivement à la chirurgie; ce sera aux hommes de l'art à employer les plus doux et les plus certains; car, ici, le fer, le feu sont en jeu, et ce sont des amis amers et cruels.

Otite ou inflammation de l'Oreille.

Cette maladie n'est pas très commune, mais elle est très douloureuse.

Elle est produite ordinairement par le froid ou l'humidité, ou par un coup ou une chute sur cette partie.

Le malade ressent à l'oreille interne d'abord un bourdonnement suivi d'un peu de surdité; peu à peu les symptômes augmentent d'intensité, la chaleur, la douleur surviennent. Le malade est désespéré tant il souffre; aprés quelques jours les accidens diminuent, et souvent un dépôt, qui a lieu dans l'oreille, se fait jour en dehors et termine la maladie.

Aux premiers symptômes, plongez de suite les pieds dans l'eau chaude; diète, tisane adoucissante, lavement d'eau chaude deux par jour; large cataplasme entre deux linges sur toute la région de l'oreille; se tenir chaudement, ne pas parler, repos absolu, quelques injections d'eau de mauve dans l'oreille.

Si le mal est trop violent, on appliquera quelques sangsues derrière l'oreille malade.

Encéphalite ou Inflammation du Cerveau.

L'encéphalite est très dangereuse et rapidement mortelle; aussi nous engageons ceux qui en verraient atteins leurs amis ou parens à employer au plus tôt et énergiquement les secours de l'art.

Les causes de ce mal sont les chutes, les coups sur la tête, un soleil ardent, des études excessives, prolongées surtout la nuit, les peines morales; le tempérament violent et emporté y prédispose.

On la reconnaît aux signes suivans :

Le malade se plaint de mal de tête, les idées s'exaltent, la parole devient vive, brusque, impérieuse, il y a une anxiété remarquable ; les yeux deviennent rouges, étincelans, vifs ; on observe quelques mouvemens convulsifs ; la lumière, le bruit fatiguent le malade ; le visage, la peau deviennent chauds, rouges, la fièvre s'allume ; la langue se sèche, rougit, elle est pointue, luisante.

Dès les premiers symptômes, placez le malade dans un lieu peu éclairé, diète absolue, tisane de ris gommée, demi-lavement de mauve matin et soir, cataplasme sinapisé sur les jambes ; ne laisser dans la chambre du malade que la personne de service et la choisir bonne, dévouée, douce, prévenante, empressée, adroite et surtout bien vue et du goût du malade.

On appliquera quelques sangsues derrière les oreilles et après elles des cataplasmes sur leurs piqûres avec la farine de lin ; prendre garde en hiver au charbon qu'on pourrait allumer dans la chambre.

Les moyens ci-dessus sont-ils sans succès, allez chercher le médecin.

Cherchez à découvrir la cause de la maladie; ici c'est très essentiel et c'est très important pour traiter avec chance de succès.

Souvent des chagrins ont causé la maladie; et les consolations, la médecine morale faite avec adresse ont produit d'excellens effets.

N'arrivez que lentement aux soupes maigres, légères, de ris, de pain, de fécule, de gruau d'avoine, et surtout au bouillon.

Si le mal fait des progrès, l'assoupissement survient. C'est alors extrêmement grave et tout en envoyant chez le médecin, faites appliquer des vésicatoires aux jambes ou mieux des cataplasmes sinapisés.

Apoplexie.

Ce mal dangereux se multiplie d'une manière effrayante. Ordinairement il arrive de cinquante à soixante et dix ans. Les individus gros, gras, replets, sédentaires, qui ont un col court, qui mangent beaucoup y sont plus disposés que les autres.

Il y a souvent des signes précurseurs : ainsi des tintemens d'oreille, un pouls intermittent, des fourmillemens dans une partie du corps, une

faiblesse inaccoutumée des jambes, une parole difficile l'annoncent et la précèdent souvent.

D'autrefois l'invasion est subite, terrible, c'est un coup de foudre.

Cette maladie est trop sérieuse pour vous fier à vos lumières ; vite, vite le médecin, et en attendant les pieds dans l'eau chaude, les sinapismes aux jambes, la diète, tisane adoucissante.

La paralysie survient dans un des côtés du corps ; si le malade n'est pas foudroyé elle peut céder, mais elle peut aussi ne plus le quitter.

Paralysie.

La paralysie suit ordinairement l'apoplexie dont elle n'est qu'un effet.

Ainsi, attaquez la maladie principale et l'effet cessera.

Nous recommandons contre la paralysie, les frictions sèches, aromatiques, avec l'ammoniaque, l'alcool camphré, l'huile de cade, la teinture de cantharide sur les membres paralysés. J'ai employé tous ces moyens, j'y ai à peu près renoncé.

Je remonte à la source du mal pour le combattre ; or, ici c'est l'apoplexie qui cause tous ces ravages, c'est donc à l'apoplexie que je dois m'adresser.

Convulsions.

Les convulsions sont connues de tout le monde, elles tiennent à une immensité de causes.

Le plus ordinairement cependant, elles sont le résultat d'une maladie du cerveau. Ce sont les plus dangereuses.

Il y a une sympathie très étroite entre le cerveau et les organes digestifs, qui fait que le cerveau se prend facilement quand l'estomac ou les intestins sont malades ; alors on voit où a été le point de départ de la maladie et on vise au plus pressé; on combat la maladie primitive; la maladie secondaire s'en va souvent d'elle-même.

Les convulsions tiennent-elles à une irritation du cerveau, vous le reconnaîtrez aux signes suivans :

Le malade se plaint de mal de tête, il y porte souvent la main ; sa figure est rouge, ses yeux brillent ou sont larmoyans, le délire commence, puis enfin les convulsions.

Dans ces cas, cataplasmes de mie de pain blanc ou farine de lin sinapisés sur les jambes ; diète, tisane adoucissante, quelques lavemens émolliens.

Les vers occasionnent aussi les convulsions. Si la sortie de quelques uns de ces animaux vous faisait présumer cette cause, donnez quelques

cuillerées à café d'huile de ricin ou sirop de fleurs de pêcher, ou seulement de la limonade et quelques lavemens de miel ou de lait sucré.

Mélancolie.

Ce mal n'est pas rare, surtout à certaines époques de la vie, et surtout chez les femmes à deux phases différentes.

Ordinairement, elle tient à une maladie des organes digestifs. La cause la plus commune est dans des chagrins qui ont alors dérangé les fonctions de la nutrition. Le foie y est pour beaucoup.

Cherchez à reconnaître la cause de ce malaise, de cette humeur morose du mélancolique; faites marcher sur la même ligne les remèdes physiques et les consolations morales; car, croyez-le, le médecin qui ne saurait qu'envoyer chez le pharmacien ne mériterait pas le nom de médecin.

L'un a éprouvé une perte d'argent; l'autre pleure un ami, un enfant, un époux; l'autre a subi un affront qu'il ne peut oublier; celui-ci a des procès ruineux; celui-là a eu des accès de fièvre qui, avec le quina en masse qu'on lui a donné, lui ont abîmé les organes de la digestion; un autre encore regrette son pays.

Chez le jeune âge, un amour malheureux, contrarié, la produit aussi.

Vous voyez maintenant que les mêmes remèdes ne peuvent convenir à tous ; donnez à chacun le sien, et pour cela soyez autre chose qu'un routinier, qu'un homme à système, qu'un matérialiste encrouté.

Epilepsie ou mal Caduc.

L'épilepsie est une maladie grave, mais aujourd'hui bien connue. Elle a son siége dans le cerveau. C'est ordinairement une inflammation chronique de cet organe, ou bien un cancer qui cause ses accès qui, au bout d'un temps plus ou moins long, amènent la mort.

Son ancienneté est défavorable. On l'a vue héréditaire, et alors elle est très difficile à guérir.

Ses causes sont nombreuses, ce sont : une chute, des coups sur la tête, l'abus des liqueurs fortes, des émotions subites et pénibles, des chagrins prolongés, etc.

Les saignées sont très avantageuses, surtout chez les personnes robustes, fortes, sanguines. Dans tous les cas, régime doux, lacté, tisane douce, bains généraux et pédiluves.

Dans les accès, placez le malade de manière à ce qu'il ne puisse se faire mal, laissez-le tranquille sans le contenir, ni le violenter.

Evitez de voir le malade dans les accès, vous surtout, personnes faibles, sensibles, nerveuses, car vous pourriez prendre la maladie sur l'heure.

Un grand médecin. Boërrhave, guérit tout une salle d'enfans épileptiques, en faisant annoncer qu'on jetterait vivant dans un brasier ardent placé au milieu de cette salle, le premier enfant qui aurait son accès. Ils furent tous guéris.

Avis aux médecins à systèmes exclusifs.



Catalepsie.

Dans la catalepsie, qui est une maladie du cerveau, le malade conserve la position où on le met, lui et tous ses membres. Il est endormi, insensible; c'est comme un sommeil magnétique. Des fois il ne répond rien, d'autrefois il répond très juste et semble même prophétiser. Témoin la cataleptique de M. Barrier, docteur médecin de Lavoulte.

Cette maladie, inconnue dans ses causes, guérit assez souvent d'elle-même. Quelques tisanes douces ou légèrement calmantes, comme tilleul, mélise, feuilles d'oranger, suffisent.

Ne tourmentez pas le malade de drogues; le calme, le repos, des consolations, une nourriture douce, sont ce qu'il y a de mieux.

Toutefois, cherchez à découvrir ce qui peut

avoir causé ce mal extraordinaire. Questionnez le malade, même dans ses accès ; mais questionnez-le avec douceur, et, si vous avez sa confiance, il peut vous mettre sur la route de découvertes précieuses pour sa santé.

Pendant les accès, repos et calme parfait ; respectez son état, car l'art, jusqu'à ce jour, avoue son impuissance.

Folie.

La folie est une maladie du cerveau, qui se traite, qui se guérit comme les autres maladies. Je parle ainsi parce que le peuple croit encore ce mal incurable et causé par un être malfaisant. Ne croyez plus au sortilége, à la puissance des démons, aux ensorcellemens ; car vous faites tort à vous-mêmes, à votre bon sens, à votre raison.

Dans ces cas malheureux, voyez l'infortuné aux prises avec un mal cruel fixé sur la cervelle, et qui doit n'attendre de vous que des soins, des paroles douces, consolantes, un régime doux, des tisanes adoucissantes, des bains entiers de mauve, de son de froment.

Quelquefois, j'ai guéri ces maladies avec quelques sangsues à l'anus, répétées tous les huit jours pendant un mois.

Cherchez surtout la cause de ce mal et vous la trouverez toujours dans des coups sur la tête, une terreur subite, des pertes de fortune, des procès, des chagrins.

Vous sentez alors quelle médecine vous devez employer; et, dans tous les cas, j'en fais une loi absolue, ne maltraitez ce malheureux en aucune manière; car il est assez puni par son mal, sans que vous y ajoutiez des brutalités qui ne font que l'exaspérer ou, s'il peut se contenir, le faire tomber en fièvre lente.

Tétanos.

Maladie terrible, grave et cruelle, qui se joue souvent de notre art et de nos efforts.

Elle survient souvent à la suite des plaies, même légères, surtout dans les pays chauds. Les autres causes sont à peu près inconnues.

Le malade se plaint d'abord de malaise, de raideur au cou et près des machoires, et ouvre difficilement la bouche; il avale avec difficulté; bientôt ces accidens s'aggravent; le cou est tendu comme une barre de fer, en avant ou en arrière; le malade souffre horriblement, il ne peut avaler, il a des accès en redoublement qui déchirent l'ame des spectateurs et qui se

rapprochent toujours de plus en plus ; quelquefois le corps entier est comme une barre de fer.

Il paraîtrait que ce mal a son siége dans le cervelet ou petite cervelle.

A cette maladie souvent sans ressources, opposez de suite des saignées aux pieds et aux bras ; peut-être ferait-on mieux de les pratiquer au cou et aux tempes ; des bains chauds avec des linges froids sur la tête étant dans le bain ; y rester deux, trois, quatre heures ; diète absolue, tisane adoucissante émulsionnée, c'est-à-dire, où vous mettrez un verre d'émulsion douce, et donnée peu à la fois ; le repos, le silence, soins assidus ; des sangsues à l'anus, derrière le cou, le long de l'épine dorsale.

J'ai vu et j'ai employé ces moyens, hélas ! je n'ai presque vu que des revers !

Au surplus, la maladie est si grave, que vous devez, dès le début, appeler le médecin.

L'été, observez quelques jours attentivement une personne qui aura reçu une blessure, car souvent c'est la cause du tétanos.

Palpitations.

Les palpitations du cœur tiennent à une infinité de causes. Sont-elles dues à une maladie organique du cœur, c'est contre cette maladie

que vous devez agir et ici le médecin est absolument nécessaire. Voyez Cardite, etc.

La fatigue extrême, une émotion, les produisent aussi; mais le repos, le temps les guérissent vite et sans remède; toutefois, la première de ces causes ne fait souvent que déceler une maladie du cœur encore légère; ainsi écoutez ses mouvemens quand le malade est calme; demandez-lui si cette partie le fait souffrir, s'il y ressent quelque malaise; car alors le cœur est malade et les palpitations ne sont qu'un symptôme.

Les pâles couleurs sont aussi souvent accompagnées de palpitations chez les filles; mais ici ce n'est encore qu'un symptôme et je renvoie à l'article pâles couleurs.

Les palpitations nerveuses qui sont celles qui doivent nous occuper ici, reconnaissent pour causes, les excès, surtout les excès vénériens; et, dans ce cas, on comprend qu'on les guérit sûrement avec la sagesse, la tempérance, la modération, le travail, l'exercice, etc.

Avons-nous besoin de dire que les palpitations se reconnaissent à des mouvemens désordonnés et irréguliers du cœur, qui gênent et fatiguent momentanément le malade, et qui quelquefois soulèvent ses habits dans cette région au point que les assistans les aperçoivent.

Hémorragie ou Pertes de Sang.

L'épistaxis ou saignement de nez est la plus commune. Je ne m'occuperai que de celle-là.

Ne vous pressez pas de l'arrêter ; car c'est souvent un bénéfice de nature, et vous êtes heureux d'être si bien servi. Si cependant le malade avait perdu trop de sang et que sa vie fut en danger, alors appliquez des compresses d'eau vinaigrée sur les tempes, sur le bas ventre, sur les bourses ; faites plonger les pieds dans l'eau chaude, donnez quelques cuillerées de limonade froide.

Si ces moyens ne réussissent pas, appelez le médecin ; car lui seul saura tamponer le nez et les fosses nasales. Il faut des instrumens pour cela. Sachez que vous auriez beau boucher herméti-quement les narines, le sang n'en sortirait pas moins par les trous de l'arrière-gorge et dans votre sécurité le malade périrait, comme je l'ai vu, s'il avalait son sang.

Rhume de Cerveau ou Coryza.

Maladie très commune et qui reconnaît pour causes une transpiration arrêtée, le froid des pieds, l'humidité, souvent aussi le soleil frappant sur la tête, surtout au printemps.

Le mal commence par éternumens fréquens,

prurit dans les narines, douleur au devant de la tête et au front, sécheresse dans le nez, puis par cette partie écoulement d'eau claire qui peu à peu s'épaissit.

A l'état aigu, ce mal guérit en quatre ou cinq jours, souvent en une nuit.

Mais il est souvent chronique et alors très opiniâtre. Il y a des gens qui le gardent toute leur vie.

Mes observations me font penser qu'il est une des modifications du principe rhumatismal, et quand on soupçonne cette cause, on se trouve très bien des eaux thermales et particulièrement de celles de St-Laurent *(Ardèche),* qui ont 45 degrés de chaleur.

A l'état aigu, bains chauds de pieds, se bien couvrir la tête, transpirer au moyen de tisanes chaudes de tilleul, thé, sureau, etc.; fumigations émollientes dans les narines; peu manger, surtout le soir.

A l'état chronique, fréquens bains de pieds, vésicatoire à la nuque, fumigations de décoction de têtes de pavot, et, en guise de tabac, prendre trois fois par jour une pincée de poudre faite moitié alun, moitié sucre bien pulvérisés.

La flanelle sur la peau m'a souvent réussi; et, dans tous les cas, éviter les courans d'air, l'humidité, le soleil ardent, la pluie.

Abstinence d'échauffans, vin, liqueurs. Mais, nous le répétons, ce mal est souvent très opiniâtre à l'état chronique.



Rhumatisme.

On est convenu d'appeler rhumatisme, l'inflammation ou l'irritation des muscles, des tendons, et puis des surfaces articulaires : ceux-là sont les plus douloureux.

Les causes du rhumatisme sont un travail forcé et continu ; le froid, l'humidité, une disposition héréditaire.

Le rhumatisme est quelquefois général, d'autres fois fixé à une seule partie du corps.

Est-il général, l'individu est-il robuste, replet, jeune, saignez-le largement ; car c'est le principal remède ; diète, tisane adoucissante ou légèrement acidulée.

N'attaque-t-il qu'une partie, qu'un membre, essayez des cataplasmes de pommes de terre bouillies dans du lait ; si ces moyens sont inutiles, appliquez des sangsues sur la partie malade.

Pour l'honneur de la vérité, je dois dire que je n'ai souvent pas tiré une goutte de sang et j'ai vu mes malades guérir aussi vite ; dans des cas pareils, j'ai fait une médecine très active et je n'ai pas été plus avancé.

Lumbago.

Le lumbago est un espèce de rhumatisme qui prend les muscles du dos et des reins, et qui vous cloue dans le lit d'une manière piteuse; j'ai eu cette maladie et je l'ai traitée très activement, elle n'en a pas moins eu de sept à huit jours de durée, et j'estime que mon traitement pharmaceutique a été perdu.

Il paraît que ces fluxions, on peut-être névralgies, en dépit de l'art, continuent impassiblement leurs phases ordinaires.

Toutefois on a quelquefois mis fin au rhumatisme, comme au lumbago, surtout quand ils étaient chroniques, avec les bains thermaux ou les linimens. Voici un de ceux qui m'ont le mieux réussi.

Graisse de porc.	60 grammes (2 onces).
Huile d'olive camphrée.	8 grammes (2 gros).
Cire blanche.	2 grammes (demi gros).
Opium dissous.	2 grammes (demi gros).

Prenez-en comme une demi-noisette et frottez en longtemps matin et soir les parties malades avec la main.

Continuez ce traitement sept à huit jours.

Les eaux de S[t]-Laurent *(Ardèche)* et celles de Bagnols *(Lozère)* font des miracles.

Au début des rhumatismes, une forte transpiration les guérit quelquefois.

Vous pouvez encore essayer les vésicatoires sur les parties malades.

Sciatique.

La sciatique est une maladie du nerf sciatique, qui sort derrière le haut de l'os de la cuisse pour porter la sensibilité aux parties postérieures des cuisses et des jambes. Quelquefois une partie seulement du nerf est malade.

Ce mal, assez commun, très douloureux, est souvent héréditaire.

On reconnaît ce mal à une douleur vive, déchirante qui se fait sentir en dehors et au haut de la cuisse et un peu en arrière, et qui s'irradie le long de la cuisse et de la jambe; quelquefois ce n'est qu'une partie du nerf qui est malade et la douleur alors est fixée sur cet endroit, près le genou, ou au mollet ou au pied qui est comme endormi.

Ce mal est le produit du froid, de l'humidité, de fatigues forcées.

Essayez d'abord la chaleur, la flanelle sur la peau, les frictions douces avec l'huile d'olive chaude, l'huile de lin, d'amandes douces, d'œuf; puis des cataplasmes de farine de lin, de

pommes de terre au lait; diète, régime très doux, repos.

Je préviens que le mal est opiniâtre et qu'il résiste souvent à nos moyens : si la douleur était trop vive, vous pourriez appliquer quelques sangsues sur l'endroit douloureux.

Goutte.

Voici la vérité sur la goutte, on ne l'a pas guérie; voici son remède :... patience. Nous avouons nous-mêmes que nous faisons là de la singulière médecine; mais elle vaut, nous pensons, celle d'un médecin qui ruinera le malade, lequel n'aura de moins, au bout du compte, que son argent.

Les goutteux savent mieux que personne, surtout après les premières attaques, ce qui leur convient ou leur est nuisible, et nous les engageons, en attendant mieux, à être souvent leur médecin.

Qu'on sache seulement que les excès dans tous les genres et surtout les excès vénériens, sont ses causes les plus fréquentes, et que des goutteux ont trouvé du soulagement et quelquefois une guérison complète dans le travail, un régime doux, une vie régulière et dans la sobriété de toute chose.

Fausse Pleurésie.

La fausse pleurésie est le rhumatisme des muscles des côtes. Elle vient à la suite d'un chaud et froid.

On la distingue de la pleurésie en ce que dans la pleurésie il y a crachement de sang, que la douleur de côté n'augmente pas par la pression comme ici; et puis la toux est nulle, puisque les organes de la respiration, les poumons ne sont pas malades.

Ce mal n'est pas dangereux. Traitez-le par de la chaleur sur le point douloureux; diète légère, tisane adoucissante.

Souvent une transpiration abondante provoquée par des infusions chaudes ou des couvertures augmentées enlèvent rapidement la maladie.

Torticolis.

Le froid, l'humidité produisent ce mal.

On a un torticolis lorsqu'on ne peut remuer le cou qu'à peine et même pas du tout. C'est l'inflammation des muscles de ces parties.

Ce mal est de peu de valeur. On le traite et on le guérit par la chaleur dans les parties au moyen de larges et épaisses cravates, quelquefois garnies de cendre chaude; tisane adoucissante, diète légère.

Ecrouelles.

Cette maladie est trop connue parce qu'elle est malheureusement trop commune. On n'est d'accord ni sur sa nature, ni sur son traitement. Elle est souvent héréditaire.

Voici où en est la science et l'observation.

C'est d'abord la maladie des pays froids, humides. Les pauvres y sont plus sujets que les riches; donc les privations, l'absence des commodités de la vie y prédisposent; donc c'est un appauvrissement des solides ou liquides du corps; donc, par induction logique, une des conditions essentielles pour les succès du traitement est de bien nourrir, bien vêtir, bien loger les malades.

Voilà, ce me semble, ce que nous pouvons dire de mieux sur cette maladie. Mille remèdes ont été tour à tour employés et rejetés, et encore aujourd'hui il y a surperflu de remèdes; mais, disons-le, ils n'ont pas la sanction de l'expérience et je ne crois pas encore à son spécifique : l'iode.

Un des effets funestes de ce mal est la phthisie pulmonaire.

Parmi les moyens qui me paraissent les meilleurs, je range donc :

Nourriture saine, légère, substantielle; exercices en plein air, au soleil; vêtemens chauds, prendre de bonne heure les habits d'hiver et

les quitter tard ; coucher dans des pièces sèches, aérées et chaudes.

Maintenant on peut ajouter tisane de houblon, de bardanne, l'eau vineuse, la décoction légère de gentiane ou de camomille.

Sur les tumeurs écrouelleuses du cou, de l'aisselle, de l'aine, des cataplasmes de farine de lin, si elles sont rouges, enflammées, douloureuses ; et de douces frictions matin et soir avec la pommade d'iodate de potasse si elles sont indolentes et dures.

Je dois dire, en finissant, que l'usage du mercure dispose à cette maladie les enfans à naître des personnes qui en font usage.

Avis à la génération nouvelle sur cette conséquence de la dépravation morale qu'elle paraît avoir arboré pour drapeau.

Arrêtez vos débordemens, car les innocens en porteront la peine.

Rachitisme.

Les os déformés ou ramollis constituent le rachitisme.

Les filles y sont plus sujettes que les garçons. Le mal est souvent héréditaire.

C'est l'écrouelle exagérée.

Il est produit par les mêmes causes ; ainsi

l'humidité, une nourriture insuffisante ou malsaine, le lait d'une nourrice enceinte le produisent.

C'est presque toujours une maladie de l'enfance.

On la reconnaît aux signes suivans :

L'enfant est d'abord triste, sans appétit; il se soutient à peine, il est pâle; les jointures se gonflent plus ou moins, et, comme on le dit vulgairement, l'enfant se noue.

D'autres fois les os longs se déforment, se courbent; l'enfant croît à peine, il boite souvent; l'épine du dos se déjette à droite ou à gauche, la tête est grosse, les yeux saillans, le ventre gros, les jambes frêles.

A peine avez-vous soupçonné les premiers symptômes que vous mettrez l'enfant à l'usage d'une nourriture animale : bons bouillons gras, régime tonique, viandes tendres rôties, volaille, quelques cuillerées de bon vin, tisane de houblon; frictions sèches sur l'épine du dos et les membres; habitation sèche et chaude.

Flanelle sur la peau, bains de mer; exercice en plein air, au soleil.

Scorbut.

Le scorbut est, en général, une maladie des gens de mer; cependant on l'observe aussi dans

les hôpitaux, les prisons, les places assiégées.

Ce mal n'est pas contagieux, mais il est épidémique.

Il est dû à un vice, à une altération du sang.

Une nourriture insuffisante ou de mauvaise qualité; des organes digestifs en mauvais état; le froid humide prolongé, et surtout le chagrin, sont ses causes ordinaires.

Le scorbut s'annonce par de la faiblesse, du malaise, l'abattement et la tristesse. Le malade est pâle et bouffi, les gencives se gonflent, deviennent rouges et saignantes, l'haleine est puante, il survient des saignemens et des ulcérations, puis enfin des taches sanguines sur divers endroits du corps.

Le mal augmente, faiblesse plus grande, le moral s'abat, la figure devient pâle et terreuse, les gencives s'altèrent et ne soutiennent plus les dents; il se fait des pertes de sang par plusieurs endroits, des ulcères se forment aux parties que le malade écorche en se grattant; enfin tous les symptômes augmentent, l'abattement est à son comble, le désespoir arrive, les gencives tombent par morceaux, et la fièvre lente consume le malade et éteint une vie qui fait horreur au moribond lui-même.

Le traitement du scorbut est difficile, il ne peut être exclusif.

On examine l'état des organes digestifs pour n'y introduire que des alimens ou remèdes utiles. Voici, en substance, les moyens reconnus aujourd'hui les plus efficaces : exercice, régime doux mais substantiel, vêtemens secs et chauds, boisson vineuse de bonne qualité, bons bouillons gras, viandes roties ; mais, je le répète, voyez si les organes digestifs peuvent supporter ce régime ; car, s'ils ne le pouvaient, préférez les alimens maigres, de bonne qualité : le lait, les soupes de ris, de fécule au beurre.

Les fruits bien murs sont avantageux, ainsi qu'une tisane de ris ou d'orge acidulée avec le suc de citron ou le vinaigre.

Au début, gargarismes adoucissans de mauve, d'althéa, et puis toniques vers la fin, avec le quina, la camomille, la gentiane.

Les moyens généraux, l'air pur, la nourriture substantielle, la chaleur, de bons vêtemens, les encouragemens et surtout la vue de la terre pour les gens en mer, sont les moyens par excellence.

Ne vous fiez pas trop à ces prétendus spécifiques appelés anti-scorbutiques ; vous auriez de fâcheux mécomptes.

Asphyxie par le Gaz des Cuves ou des fosses d'Aisance.

Dans ces malheureuses circonstances, les malades sont comme morts ; la respiration et la circulation vont à peine.

Enlevez vite le malade, portez-le à l'air, faites-lui sentir des odeurs fortes, du vinaigre, de l'eau de cologne, de l'alcali, de l'éther ; jetez brusquement de l'eau froide sur sa face, faites arriver la fumée d'un linge brûlé dans ses narines, et surtout faites de fortes frictions sur la poitrine, la région du cœur, avec un morceau de flanelle.

J'ai frictionné quelquefois pendant huit heures des hommes que l'on croyait morts du gaz des cuves, et avec un succès complet. Ne vous découragez donc pas, et employez longtemps et avec persévérance les moyens indiqués, et surtout les frictions.

Prenez garde de ne pas renouveler ce que je viens de voir : un homme vient d'être découvert dans sa caisse et la main droite dévorée par lui. On l'avait enterré vivant. Ce n'est pas le seul exemple. On en frémit !

Noyés.

Transportez de suite le malade dans un lieu commode, déshabillez-le doucement et, mis près

du feu, enveloppez-le d'une couverture, chauffez-lui les pieds. Des frictions avec de la flanelle imbibée d'alcool chaud; introduisez dans sa bouche quelques cuillerées de vin chaud sucré, ou de punch; faites respirer par le nez la fumée d'un linge brûlé, et donnez des lavemens avec une forte pincée de sel ou un peu de savon dissous.

La face est-elle injectée, rouge, chaude, bleuâtre, une saignée au bras, mais mieux au cou.



Étranglés.

Remédiez-y au plus tôt par la chaleur aux pieds, des frictions aux jambes, la fumée du linge brûlé sous le nez, enveloppez toutes les parties inférieures avec des chemises ou des linges fortement chauffés.

La face est-elle rouge, chaude, bleuâtre, saignée au cou; lavemens de sel ou de savon.



Plaies.

Les plaies sont différentes et réclament un traitement différent selon leur position, leur

nature, leur forme et l'instrument qui les produit.

Les plaies simples guérissent sans grand secours, et chacun peut être ici son médecin; mais les plaies profondes, produites par instrument piquant, par arme à feu, qui ont lésé des muscles, des nerfs, des artères, des veines considérables, réclament impérieusement les ressources du chirurgien.

Les contusions légères se guérissent, quand les parties ne sont pas trop mâchées, désorganisées, avec l'eau salée, l'eau-de-vie camphrée, l'eau savoneuse et même l'eau fraîche. Un cataplasme cependant de farine de lin m'a toujours paru préférable, et c'est mon remède favori.

Fracture du Crâne.

Quand un coup a fracturé les os du crâne, surveillez les choses de près. L'os n'est-il que fracturé sans déplacement, sans enfoncement, de suite diète, tisane douce, cataplasme de lin sur l'endroit frappé.

Le lendemain, saignée plus ou moins copieuse, selon l'individu.

Y a-t-il enfoncement, appelez le chirurgien, qui doit au plus tôt relever les fragmens enfoncés; ne perdez pas un moment.

Ulcères.

Les ulcères sont des plaies anciennes qui fournissent continuellement du pus, qui ont leurs bords, le plus souvent, régulièrement découpés, et qui tendent à s'étendre et à envahir les parties voisines.

Il y en a de galeux, scrofuleux, cancéreux, scorbutiques, syphilitiques; les plus communs sont ceux des jambes, qui le plus souvent sont atoniques, variqueux ou scrofuleux. Ce sont les trois espèces qui vont nous occuper ici.

Les ulcères atoniques sont ces ulcères qui attaquent les vieillards, les individus faibles, pauvres, cacochymes, mal nourris, mal vêtus, mal logés.

On peut les soupçonner de cette nature quand on les trouve chez les individus sus-nommés.

On guérit ces ulcères avec un bon régime, bonne nourriture, en lavant matin et soir les plaies avec un peu d'alun dissous dans l'eau de fontaine, et en les serrant avec des bandes, de manière à en rapprocher les bords. On emploie, au lieu de bandes, des bandelettes de sparadrap de diachylon gommé. Le repos est nécessaire et de rigueur.

Les ulcères variqueux se reconnaissent par les varices que l'on aperçoit sur les jambes de ceux qui en sont atteins.

Mêmes moyens que les autres ; on doit y ajouter une guêtre de peau de chien lacées, bien faite et assez serrée, et que le malade ne quittera plus quand il sera guéri.

Les ulcères scrofuleux sont communs ; ils surviennent à tout âge, et on les reconnaît assez facilement en ce qu'ils sont fixés sur des individus à chair fine, blafarde, ayant des coutures au cou, des articulations grosses, la lèvre supérieure tuméfiés, des chairs molles, etc.

Ici, vous emploierez surtout les moyens intérieurs toniques ; la décoction de camomille, de sauge, de houblon, de marrube ; le bon bouillon gras, bonne viande, surtout rotie, le bon vin ; vous vous abstiendrez de farineux, de pommes de terre, de châtaignes ; vous ferez, soir et matin, des frictions sèches sur les bras, les jambes et l'épine du dos avec un morceau de flanelle exposé à la vapeur d'herbes aromatiques.

Vous laverez souvent les ulcères avec l'eau alunée, la décoction de feuilles de noyer, de chêne, de pervenche, de romarin ; pour toutes les plaies ulcéreuses, vous observerez pour le corps et pour les ulcères en particulier la plus grande propreté. On s'abstiendra de faire des routes à pied ; on tiendra le plus possible la jambe sur un plan horizontal.

Les eaux thermales de St-Laurent *(Ardèche)*

sont très efficaces ici. Je les recommande puissamment.

Carie des Dents.

On a essayé bien des moyens contre la carie des dents ; mais en dépit de la science, la carie marche, et il faut en venir à l'extraction, seul moyen efficace.

Toutefois, si une dent est cariée dans son centre, qu'elle soit bien nécessaire par la place qu'elle occupe, essayez de la conserver. Voici le meilleur moyen :

Nettoyez bien la dent dans la surface cariée, et introduisez avec précaution dans le trou une petite boule de coton en rame saupoudrée de pierre infernale en poudre ; mettez par dessus une autre boule de coton qui enveloppe exactement la première et gardez ainsi pendant une bonne demi-heure : l'effet alors est produit; vous arrachez le tout avec précaution et vous remplacez par une nouvelle boulette de coton.

Squirre.

Le squirre est le cancer commençant ; songez que c'est une maladie grave et qui va dégénérer.

Combattez-le avec un régime doux, la diète lactée, tisane adoucissante, bains entiers chauds,

abstinence de vin, café, liqueurs et de nourriture èchauffante.

Sur la tumeur, applications douces de farine de lin, de mauve, de pommes de terre, etc.

Cancer.

Le cancer est une maladie horrible, cruelle ; on a dit qu'elle était incurable. Je crois qu'on s'est trop avancé, au moins pour le cancer de fraîche date, qui n'est pas à ses derniers pèriodes, qui est chez un individu jeune, robuste d'ailleurs.

Ce mal, traitè alors avec intelligence, avec persévèrance, peut se guèrir.

J'indique pour cela : règime doux, nourriture lègère, diète lactèe ; applications douces ; abstinence d'alimens forts, épicés, de vins, café, liqueurs, d'applications irritantes ; car méfiez-vous d'un moyen réputé infaillible.

Si ces moyens ne rèussissaient pas, et que le cancer fût seul ; que le malade fût d'ailleurs bien portant ; que les fonctions se fissent avec régularité, avec harmonie, faites-vous opèrer ; vous avez encore cette chance, qui est souvent favorable.

Mais j'insiste sur le règime ; car avec lui espoir, guèrison ; sans lui, point de salut.

Tisane douce longtemps continuée.

Le cancer a une prédilection particulière pour le sein, sourtout chez les femmes, aussi elles doivent éviter avec attention les coups, la gêne de cet organe; car, c'est souvent le point de départ de ce mal redoutable.

Polypes.

Les polypes sont des excroissances qui surviennent aux cavités du corps et surtout à leur entrée : comme au nez, à la bouche, aux oreilles, à l'anus, à la matrice. Il y en a de mous, appelés muqueux, et de durs, appelés fibreux. Les fibreux deviennent quelquefois des cancers, et il faut être prudent dans les applications irritantes qu'on emploie.

Cette maladie n'est dangereuse qu'en raison de sa position, qui souvent est inaccessible aux instrumens.

Le traitement interne est nul dans ces maladies; l'opération est la seule ressource, et je dois alors renvoyer à l'opérateur.

Toutefois, j'ai vu des polypes dont l'instrument n'avait pu faire justice, et qui étaient guéris par une pommade secrète.

D'où je conclus que la médecine moderne néglige trop aujourd'hui certains moyens qui avaient cependant de grandes vertus; car je suis

sûr que cette pommade est indiquée dans quelque vieux livre de médecine et qu'elle est tombée dans l'oubli.

Notre siècle ne connaît qu'analyse et synthèse ; mais la nature n'a pas encore dévoilé tous ses secrets.

Erysipèle.

L'érysipèle est une maladie de la peau.

Il est causé par la malpropreté, par un venin appliqué sur la peau, par un soleil ardent, par des coups, par des emplâtres irritans, par des gales ou dartres rentrées.

L'érysipèle s'annonce par une légère démangeaison dans l'endroit qu'il doit occuper ; bientôt il y a rougeur, douleur et chaleur ; il y a aussi tension et parfois des vessies qui dénotent sa violence.

Cette maladie change souvent de place et s'étend quelquefois sur la totalité d'un membre.

Le plus sage pour le guérir est de ne pas l'exaspérer par des moyens forts et irritans ; contentez-vous d'y opposer une tisane légère de ris, d'orge ; la diète, quelques lavemens émolliens, et tout au plus quelques lotions légères de décoction de mauve ou de racine d'althéa.

J'ai souvent et avec succès fait oindre légèrement avec un peu de graisse blanche.

S'il s'étendait trop, qu'il amenât la fièvre, alors quelques sangsues au-delà de ses limites.

L'érysipèle du visage est plus grave; et tant soit peu qu'il menace le cerveau, ce dont on juge par ses progrès en étendue, surtout par le gonflement de la figure et par quelques lueurs de délire, alors saignée au bras ou au pied; cataplasmes, sinapismes et sangsues aux tempes ou derrière les oreilles.

Il est une autre espèce d'érysipèle, appelé phlegmoneux, gangreneux ou charbonneux, qui attaque particulièrement les membres, qui passe souvent à la gangrène et qui conduit assez souvent à la mort. J'en ai observé un grand nombre et j'ai réussi le plus souvent à les guérir en mettant de suite le malade à une diète rigoureuse, en appliquant, au-delà du siége du mal et à son contour, nombre de sangsues. J'y joignais lotion douce de mauves, tisane de ris, quelques lavemens; je n'use plus aujourd'hui de ces moyens perturbatifs, vésicatoires irritans tant recommandés.

Je fais la médecine douce, naturelle, et je m'en trouve bien.

Panaris.

Toute inflammation sous la peau et ayant son siége dans la paume de la main ou aux doigts, s'appelle panaris.

Les causes de ce mal sont :

La piqûre d'une épine ou d'une aiguille, la compression des mains par des corps durs continuée quelques temps, etc.

Ce mal est facile à connaître.

Il y a d'abord démangeaison légère, augmentant petit à petit, et devenant douleur rapidement cruelle et intolérable. Il y a rougeur, chaleur vive, gonflement; mais quelquefois peu considérable par la nature épaisse et dure des parties. Bientôt la douleur se propage au poignet, le long du bras, à l'aisselle, et les glandes de cette dernière partie se tuméfient, s'engorgent; le malade ne dort plus, il souffre horriblement; le mal poursuit ses progrès destructeurs; la main s'empâte, le pus est déjà formé, il fuse le long des intervalles musculaires et la carie des os est souvent la punition de la négligence des malades à réclamer les secours de l'art.

Cette maladie est si douloureuse, qu'on a vu des personnes se faire sauter le doigt malade d'un coup de hache.

C'est cependant un mal que l'art guérit de

suite, promptement, sûrement. Ayez donc recours à lui; car je ne vous conseille pas de perdre votre temps à de vains remèdes, à moins que la peau ne soit très fine, très tendre, comme elle l'est chez les demoiselles, dames ou autres personnes qui ne les exercent pas en se servant d'instrumens durs. Le chirurgien vous ouvrira de suite ce panaris, et surtout dans le principe et avant que le pus ne soit formé. Car, rappelez-vous qu'il se forme très vite, et si vous voulez reprendre promptement vos travaux, l'usage de votre main, faites inciser le panaris aussitôt qu'il n'y a plus de doute que vous avez affaire à lui.

De simples cataplasmes de lin, de mauve, de mie de pain blanc terminent la cure; mais, je le répète, vous serez très rapidement guéri si vous vous y prenez de bonne heure.

Chez ceux qui ont la peau fine, douce, il suffit souvent d'appliquer de simples cataplasmes de farine de lin; mais si vous n'en éprouvez pas de prompts effets, vite l'incision.

Il est une autre espèce de panaris, qui vient quelquefois près de l'ongle et au-dessus; on l'appelle tourniole. Celui-là n'est rien; un peu de cérat, un peu de pomme cuite le guérit.

On voit beaucoup de gens estropiés par des panaris, pour avoir négligé la maladie et avoir écouté les commères.

Dépôts.

Le dépôt est un amas de pus ou d'autres liquides dans une partie quelconque du corps. Il y en a de superficiels et d'autres profonds.

On peut, en général, confier à la nature l'ouverture d'un dépôt superficiel placé pour ne pas nuire; mais qu'on se rappelle que les dépôts à la figure, aux fesses, près de l'anus, au cou, surtout chez les femmes; ceux aussi du ventre, du sein, réclament l'assistance du chirurgien. Ici il y a des dangers à courir, des parties à ménager, des cicatrices désagréables à prévenir; aussi nous renvoyons au chirurgien, et de bonne heure.

On les amène ordinairement à suppuration avec des cataplasmes de farine de lin, de mauve, de pain de seigle, etc.

Furoncle.

Le furoncle ou clou est une inflammation du tissu cellulaire sous-cutané.

Les causes sont inconnues.

Il survient un picotement sur la partie attaquée, suivi de chaleur, douleur, gonflement; un petit dépôt se forme, s'ouvre, et donne nais-

sance à un noyau de matière gangréneuse. Dès ce moment, tout rentre dans l'ordre ; et ce mal n'est ni long, ni dangereux.

On applique, dès qu'on s'en aperçoit, un cataplasme de mauve ou de farine de lin, ou bien simplement un morceau de sparadrap de diachilon gommé. L'abcès se forme et son ouverture entraîne le sparadrap ; la guérison s'en suit.

Pustule maligne.

Cette maladie attaque, en général, les bergers, les tanneurs, les vétérinaires, les bouchers et enfin ceux qui soignent les animaux ou qui travaillent leurs peaux.

Elle est dangereuse, amène souvent la mort, quand elle est traitée à rebours.

Voici comment on la reconnaît :

D'abord démangeaison vive et fugace; une petite vessie paraît qui croît insensiblement, devient brune, noirâtre, s'ouvre et laisse échapper une liqueur rougeâtre. Bientôt la partie devient dure, tendue, mobile, brune et s'entoure d'une auréole livide, environnée de quelques vessies ; puis la gangrène arrive et s'empare de la graisse qui l'avoisine; une fièvre grave survient et le malade périt souvent.

Aussitôt que vous apercevrez les premiers

symptômes et le point noir ou brun, faites inciser hardiment et appliquer par dessus un cataplasme de son bouilli dans du vin, renouvelez soir et matin. Bonne nourriture, eau vineuse pour boisson.

Si on répugne trop à l'instrument tranchant, appliquez sur le centre du mal un oignon cuit sous la cendre et bouillant, il cautérisera suffisamment la partie; puis les cataplasmes.

J'emploie souvent ce dernier moyen, et je n'ai jamais perdu un malade.

Charbon.

Le charbon se comporte à peu près de la même manière que la pustule maligne et peut se traiter de même. C'est mon traitement et je réussis.

Urticaire.

Des plaques irrégulières plus ou moins nombreuses avec démangeaison, qui apparaissent tout à coup sur le corps, sont la maladie appelée urticaire.

On dirait qu'on a été fouetté avec des orties, d'où lui vient son nom.

Cet état est souvent lié à une mauvaise disposition des organes digestifs. Ce mal est sans

danger et souvent n'existe plus quand on a pensé à le traiter.

On le voit durer d'autres fois deux ou trois jours.

Un peu de tisane d'orge ou de ris suffit.

Zona ou Zoster.

On ne connaît pas la cause de ce mal.

On le reconnaît à une éruption plus ou moins nombreuse de pustules très rapprochées, de couleur rouge, pâle ou foncée et qui occupe en forme de demi-ceinture un des côtés de la poitrine ou du ventre; il y a douleur, gonflement et démangeaison.

A ce mal qui dure de vingt à quarante jours, vous opposerez tisane de ris ou d'orge, diète légère, et sur le mal l'huile d'amande douce ou la graisse de porc non salée.

Aujourd'hui, quelques médecins cautérisent les boutons en masse avec la pierre infernale.

Dartres.

Les dartres sont très communes dans certains pays et surtout dans les pays ou les habitans sont malpropres, changent rarement de linge, se nourrissent grossièrement, sont mal logés, mal couchés.

Il y a beaucoup d'espèces de dartres. Je ne parlerai que des dartres vives et des dartres farineuses, qui nous paraissent être les types primitifs, et puis le traitement n'est-il pas le même ?

Voici ce que je conseille en général, et je suis convaincu que ce traitement en guérira les trois quarts. Toute la science d'aujourd'hui a-t-elle plus de succès ? J'en doute.

D'abord propreté absolue, changer souvent de linge, bains fréquens d'abord d'eau chaude ordinaire, puis y joindre un kilog. de son de froment et 60 grammes (2 onces) de pâte d'amande ; tisane d'orge avec le lait ; nourriture légère, douce, lait ; peu de farineux ; pas de nourriture épicée, fumée, salée, de vin, café, liqueurs.

Puis enfin, au bout de vingt jours de ce traitement, une douzaine de bains sulfureux, et en même temps appliquer sur les dartres soir et matin un peu de pommade faite avec l'huile d'amande douce, la graisse blanche fraîche et moitié soufre, moitié suie de cheminée bien passée au tamis fin. Que la pommade soit presque liquide.

Avec ce traitement sur cent dartreux, vous en guérirez au moins quatre-vingt-dix.

Les dartres sont souvent contagieuses.

Gale.

La gale paraît être le produit d'un cirōn. Le fait est-il certain? ce n'est pas notre affaire. Qu'il suffise de savoir que c'est la maladie de la malpropreté et de la contagion.

Il survient des boutons, d'abord aux mains et entre les doigts, puis sur les articulations et le ventre, puis sur tout le corps, à part la figure. Il y a démangeaison qui augmente le soir au lit ou à la chaleur.

Il y a la gale miliaire ou petite gale; ses boutons sont très petits.

Dans la gale boutonnée, les boutons sont plus gros, plus nombreux et la démangeaison est plus vive.

On a proposé mille moyens pour guérir la gale. Voici les plus simples et les mieux éprouvés

Souvent huile d'olive camphrée seule, ou bien après un ou deux bains qui sont toujours très nécessaires, se frotter légèrement matin et soir, et surtout les articulations avec la pommade suivante :

Huile d'olive. . . . demi kilog.
Soufre.. . . . . . . 100 grammes.
Suie. . . . . 50 grammes.
Poivre.. . . . . deux bonnes pincées.

On continuera ce traitement matin et soir pendant huit à dix jours; régime doux.

Un bain tous les deux jours; garder les mêmes habits.

Teigne.

Cette maladie que tout le monde connaît, qui est assez commune, reconnaît pour causes la malpropreté, les écrouelles, la gale, dit-on. On ajoute encore à ses causes les farineux pris trop exclusivement, la syphilis.

Elle paraît héréditaire sous certaines conditions inconnues.

Elle n'est pas contagieuse; mais pour mon compte je m'en méfierais.

Elle est quelquefois très difficile à guérir. Cette maladie qui appartient à la tête, consiste dans une démangeaison plus ou moins forte avec rougeur, souvent gonflement des glandes du cou ou de derrière la tête; il survient une éruption de vésicules ou boutons pleins d'une liqueur jaunâtre, gluante, rougeâtre et très puante. Ces boutons s'ouvrent et donnent issue à cette humeur qui sèche et colle les cheveux, forme des croûtes couvrant une sanie fétide qui ronge la peau, détruit les cheveux et souvent attaque les os du crâne.

Guérissez au plus tôt cette maladie dégoutante; car on a vu bien des gens, des enfans surtout, périr de fièvre lente à son occasion.

D'abord grande propreté, des bains chauds, fréquens à l'eau simple, puis au son de froment; régime doux, tisane de ris ou d'orge au lait, quelques purgatifs légers de temps en temps; changer souvent de linge, tenir la tête très propre au moyen de lavages répétés, avec l'eau de mauve ou de racine d'althéa.

Eviter l'humidité, se bien vêtir, manger modérément; s'abstenir de vin, café, liqueur, alimens salés, fumés, épicés, cuits au fer.

Ces simples moyens employés longtemps, avec persévérance, guérissent un grand nombre de teigneux; s'ils ne suffisent pas, compléter le traitement avec la pommade d'huile d'olive et de suie soufrée, avec addition de poudre très fine de charbon de saule. Appliquez-en légèrement soir et matin sur les parties malades préalablement lavées et nettoyées.

Il est, en désespoir de cause, la cruelle méthode de la calotte de pois; mais je la redoute tellement pour les enfans qu'il me suffit de la mentionner. Toutefois il est de ces cas rebelles qui l'exigent.

Ophthalmie ou inflammation des yeux.

L'inflammation des yeux est une maladie commune. C'est un organe si délicat, si exposé

à tous les agens extérieurs, qu'il ne pouvait en être autrement.

Dans le principe de cette maladie, qu'il ne faut jamais négliger, car elle passe facilement à l'état chronique et vous laisse vos yeux rouges quelquefois la vie entière, ou bien produit des accidens plus graves encore, opposez au début des bains chauds de jambes matin et soir, diète, tisane douce; l'obscurité, le silence, le repos, les lotions de mauve, de racine d'althéa, de de sureau; quelques lavemens.

Mettez un bandeau noir ou vert devant les yeux si vous restez dans une pièce éclairée; que la chambre ne soit ni trop chaude ni trop froide; ne lisez pas, n'écrivez pas, enfin n'exercez en aucune manière ces organes tant qu'ils sont malades. Evitez ensuite les courans d'air et l'humidité des pieds, ainsi que les alimens et boissons fortes.

Si les paupières restent rouges, employez alors des collyres ou liqueurs faites avec l'eau de fontaine et quelques gouttes d'eau de Cologne, d'extrait de saturne, ou 4 ou 5 gouttes d'eau-de-vie camphrée sur un verre d'eau.

Ajoutez le soir en vous couchant comme un grain de blé de pommade de Janin, que vous appliquez au coin de l'œil entre les paupières du côté du nez.

Ces derniers moyens s'emploient si le mal passe à l'état chronique.

Cataracte.

Je ne parle ici de la cataracte que pour dire qu'il a été inutile, jusqu'à ce jour, de dépenser son argent en drogues pour guérir ; l'opération seule en fait justice.

Ne vous soumettez à l'opération que lorsque les deux yeux sont cataractés, et que le malade n'y voit plus pour se conduire.

Ne laissez opérer qu'un œil ; car, au bout de dix à dix douze ans après l'opération, l'expérience a appris que la vue du côté opéré se perd pour toujours par une goutte sereine incurable, et au moins alors vous avez encore la ressource de faire opérer l'autre œil, qui vous y fait encore voir autres dix à douze ans.

Voilà la vérité.

Goutte Sereine.

La goutte sereine est la paralysie du nerf optique.

Cette maladie reconnaît plusieurs causes ; mais cette affection pour laquelle vous ne devez pas vous presser de dépenser beaucoup d'argent,

surtout après les premiers essais, est souvent incurable.

Employez au début les moyens les plus actifs : seton à la nuque, vésicatoire derrière le cou entretenu longtemps, la pommade stibiée en frictions derrière les oreilles, bains de jambes sinapisés.

Mais nous le répétons, ce mal est souvent incurable en dépit de tous nos moyens.

Les causes de ce mal sont souvent inconnues. Des coups sur la tête, et surtout au-dessous des yeux, le produisent.

On le reconnaît facilement : le malade n'y voit pas ou très peu; la prunelle des yeux est large, dilatée et ne se resserre ni au soleil, ni à la lumière artificielle.



MALADIES DES FEMMES.

Les femmes, ces êtres si intéressans, si sensibles, si bons; qui donnent l'existence, qui reçoivent notre premier et notre dernier soupir; qu'on trouve toujours où il y a un malheureux à soulager, un malade à soigner, ont, par l'effet d'une organisation différente, des maladies particulières qui doivent nous fixer un moment.

Il est pour elle deux époques surtout qui réclament nos conseils.

A la première de ces époques qui, dans nos climats, commence de douze à quinze ans, cette fleur demi-éclose, ce bouton de rose qui va embellir la nature et la société, qui va faire palpiter plus d'un cœur, tout-à-coup s'arrête quelquefois dans son essor, languit, s'étiole et va périr?

Rassurez-vous, le Ciel, nos conseils vont vous rendre à nos vœux les plus chers. Ecoutez :

Il est rare que celui qui, ici-bas, ne se laisse guider que par la raison, la modération, la sagesse; qui mène une vie calme, régulière; qui fuit les excès, qui vit sobrement, loin des vices et des dérèglemens du monde; qui n'a qu'une ambition raisonnable, qui est juste, honnête, qui fuit la cupidité, l'envi, les mauvaises compagnies, ne soit pas heureux et sain.

Pesez et appréciez ce conseil ; il vaut toute la médecine et la pharmacie de l'univers.

Il est encore cependant des maladies qui surviennent en dépit de ces conditions bien remplies ; mais en général, elles sont rares et faciles à guérir.

La chlorose ou pâles couleurs est la plus fréquente.

Chlorose ou Pâles Couleurs.

Cette maladie reconnaît une infinité de causes différentes :

Le froid, l'humidité, une nourriture grossière ou insuffisante, trop de fatigue ou pas assez d'exercice, de mauvaises habitudes, difficulté de la menstruation, etc.

On la reconnaît aux signes suivans :

Perte d'appétit ou appétit dépravé, faiblesse ; les jambes ne peuvent soutenir le corps, la langue est pâle, la peau devient jaunâtre, les yeux se ternent.

Voyez bien en vous-mêmes si vous ne trouvez pas les causes de votre mal ; si vous le trouvez, le médecin est inutile ; que les causes cessent, les effets disparaîtront, la santé renaîtra. Si au contraire, vous ne voyez rien qui ait pu le déterminer, c'est alors une faiblesse générale, une altération spéciale des liquides du corps, du

sang ; alors, bons bouillons, viande rôtie, un verre de décoction d'absynthe, de gentiane, de sauge matin et soir, pendant quinze jour; frictions sèches ou aromatiques sur les bras, les jambes, l'épine du dos ; exercice en plein air, au soleil ; bains aromatiques, et puis quelques bains chauds de jambes le soir, avant de se coucher.

Les eaux ferrugineuses de Vals (*Ardèche*), dans ce cas, font des miracles.

N'entravez ces moyens par aucun écart, aucun excès, et vous guérirez.

S'il y a toux, difficulté de respirer ; s'il y a eu crachement de sang, quelques points douloureux, sur la poitrine, mettez-vous au lait de vache, d'ânesse, de brebis, de femme ; appliquez une mouche de Milan à chaque bras, couvrez-vous de flanelle, et prenez en vous couchant un demi-verre d'émulsion douce ; tisane de ris gommée chaude.

Les maux de tête, de reins, sont communs à cet âge, ainsi que les maux d'estomac. Ce sont les règles qui cherchent leur place ; quelques bains chauds de jambes, une nourriture douce, un peu de tisane adoucissante, et ensuite quelques sangsues au haut des cuisses amènent du soulagement et la guérison.

Y a-t-il des spasmes, des mouvemens nerveux, presque des convulsions, distinguez :

Si la malade est forte, sanguine, rouge, pléthorique, appliquez quelques sangsues, et faites prendre quelques bains chauds de pieds; tisane douce, régime doux.

Si ces conditions n'existent pas et que la malade soit frêle, sèche, nerveuse en un mot, alors bains de pieds; mais aussi quelques infusions calmantes, comme safran, tilleul, feuilles d'oranger.

Il y a encore d'autres maladies de cette époque critique; mais c'est toujours, ou à peu près toujours, la même cause qui les produit et ce doit être les mêmes moyens à employer.

Nous recommandons d'éviter avec soin le froid, l'humidité, surtout des pieds; une nourriture insuffisante ou trop grossière, et tout excès.

L'arrivée et la régularité des règles dissipent tous ces orages et amènent le calme et la santé.

Le printemps et l'été de la femme se passent plus ou moins agréablement. Elle a des plaisirs vrais, bien sentis, honorables; elle est dans sa maison la maîtresse, la reine et l'ornement.

Une famille intéressante vient combler le vide d'hier. Elle est mère; la tendresse, la bienveillance, l'union, l'harmonie, se resserrent dans la maison, et le ménage heureux est le paradis d'Eden.

Trop heureux l'homme qui reçoit du ciel une

femme douce, bien née, prévenante, docile, aimable, sensible.

La santé de la femme se soutient, à part quelques momens sombres, les accouchemens; mais qui bientôt font place à tous les délices de la maternité.

J'aborde péniblement la saison de l'automne; elle arrive de 40 à 50 ans chez elles.

Cette époque est ordinairement traversée par quelques nuages.

Ici, il y a souvent beaucoup de choses à suivre, beaucoup de choses à éviter. Les ressorts de la vie n'ont plus l'énergie du jeune âge : des couches plus ou moins fréquentes, laborieuses; l'allaitement, les soucis attachés à la vie, tout a modifié cette constitution délicate.

A cet âge, on redoublera d'attention dans le régime; on sera plus sobre, plus continent, plus modéré que jamais; on n'aura que des idées douces et bienveillantes; on fera de l'exercice, des promenades fréquentes et sur des chemins plats et unis; il faudra beaucoup de distractions; on prendra quelques bains généraux, et de temps en temps quelques bains de jambes.

Grande propreté du corps, nourriture douce, repas réguliers; éviter les soirées longues, les bals trop prolongés dans la nuit; n'exercer enfin

qu'avec modération et sagesse les fonctions de la vie.

A cet âge, surveiller surtout le cerveau, la matrice, le ventre; car ce sont les organes qui se prennent le plus souvent.

Voilà les conseils généraux que nous croyons les plus utiles.

Trop heureux, si nous étions pour quelque chose dans le maintien de la santé de ces êtres si intéressans et si aimables.

Accouchement.

AVANT. — PENDANT. — APRÈS.

L'accouchement est pour la femme un acte important. Qu'elle ne néglige aucune précaution et surtout nos conseils; ils sont simples et partent d'un sincère ami.

Une femme enceinte doit mener une vie régulière; elle doit éviter surtout la fatigue, le travail trop pénible, les fardeaux, les chutes, les marches forcées, les émotions fortes et durables, les grandes soirées, les sociétés bruyantes, les excès en tout genre.

Dans les derniers temps, redoubler d'attention; des promenades courtes, par un beau temps et sur un chemin plat, et toujours à pied;

quelques bains généraux, quelques lavemens à intervalle éloigné; une nourriture légère et consistant surtout en soupes, bouillon, lait; peu de viande, peu de vin, café, liqueurs; voir toute chose avec indifférence et résignation; ne s'inquiéter de rien et éviter les occasions; être surtout alors continent et tranquille.

L'accouchement arrive : avoir près de soi des gens dévoués, doux, prévenans; être calme, tranquille; c'est une fonction naturelle, et le courage aide la nature et la nature n'est jamais impuissante avec les moyens que j'indique.

La voilà mère; elle a la récompense de ses peines et de ses neuf mois de constance et de sollicitude.

Qu'elle se garde après l'accouchement de suivre les conseils des commères; qu'elle observe le repos. Elle prendra quelques infusions de mélisse, de thé, feuilles d'oranger, violette, à volonté; quelques cuillerées de bouillon deux ou trois heures après.

Remise de ses fatigues, on la transportera dans un lit propre, modérément chaud, sur un plan horizontal; service auprès d'elle doux, affable, peu de visiteurs, surtout de ces importuns et ennuyeux qui ne bavardent que pour dire des absurdités et qui abîment l'esprit et le

corps de l'accouchée. Gardez vos complimens, vos félicitations, vos doléances pour un autre temps.

En attendant appropriez, lavez l'enfant et habillez-le.

Visitez son corps. N'y a-t-il pas de vicieuses conformations? mettez-lui des habits simples, propres, larges, pas serrés; tenez-le chaudement, car il est très sensible au froid. Donnez-lui quelques cuillerées à café d'eau sucrée.

La femme veut-elle nourrir son enfant, et elle le doit à moins de raisons légitimes; indépendamment des inconvéniens pour elle de ne pas nourrir, voudra-t-elle n'être mère qu'à demi et partager avec une étrangère les faveurs qui doivent tant la flatter? Si elle nourrit, qu'elle donne de suite de son lait à l'enfant; c'est un lait clair, séreux, laxatif, qui remplacera avantageusement les purgatifs pour évacuer le méconium, ces matières noires que l'enfant a dans l'estomac et les intestins.

Au bout de deux jours, la fièvre de lait survient, alors diète légère, tisane adoucissante.

Voyez le ventre, tenez-y une serviette pliée en sautoir et qui contienne cet organe sans le serrer trop. Que de funestes accidens pour avoir trop serré avec la serviette, voulant éviter, disait-on, le gros ventre!

La perte dure 8, 10, 12 jours et plus. Nous conseillons, par prudence, à la femme de ne se lever ou au moins de ne sortir qu'alors.

Si maintenant elle ne pouvait nourrir, et ordinairement elle le sait avant l'accouchement, alors pour arrêter le lait et ses ravages, voici les moyens les plus simples :

Un mois avant l'accouchement, lavement d'eau chaude tous les jours à midi, nourriture légère, tisane d'orge.

Immédiatement après l'accouchement, prendre deux lavemens par jour assez chauds pour ne pas refroidir la malade et arrêter la perte; cataplasme de farine de lin entre deux linges fins sur les seins; tisane d'orge ou de ris, peu manger.

Ces moyens empêchent le lait de monter, et, si cela ne suffisait pas, on prendrait pendant quelques jours de la tisane laxative faite avec un litre d'eau, le quart d'un citron, 30 grammes sel Glauber, une pincée de séné, et du sucre.

Après les couches surtout pénibles, le ventre, la matrice peuvent s'enflammer.

Dans ce cas, le ventre devient gros, tendu, dur, la perte s'arrête, la malade est agitée, quelquefois à un haut degré.

Ne perdez pas un moment; de suite, diète absolue, tisane douce gommée; trois demi-lave-

mens de mauve par jour, cataplasme léger de lin sur le ventre; pas de visites; repos, silence; service doux, prévenant, consolant.

Le mal augmente-t-il, vite le médecin.

Les pertes arrivent quelquefois après les couches; mais c'est un accident rare dans les accouchemens naturels. C'est une chose trop grave pour vous en charger seul.

Nous prions les femmes de ne pas se créer des fantômes, des chimères : elles doivent savoir comme nous, par l'expérience de trois mille ans que sur mille accouchemens, un ou deux seulement ont recours à l'art. Le ciel, la nature, nos vœux peut-être mènent et conduisent les autres.

Une accouchée doit prendre garde au froid, elle en est très facilement saisie.

L'accouchée est sujette à l'inflammation du sein et du mamelon. Ces maladies sont très douloureuses. Le froid, un coup d'air les occasionnent presque toujours.

Le sein est-il dur, douloureux, rouge : cataplasme de farine de lin; soutenir le sein avec un suspensoir bien fait; peu manger; tisane de ris ou d'orge. S'il y a du lait, le cataplasme le fait couler, si non le faire tirer par un petit chien ou employer les pompes.

Un dépôt se forme, on l'ouvrira avec précaution.

Si c'est le mamelon qui est malade, irrité, mêmes moyens; joignez-y du cérat frais, et vers la fin du cérat saturnisé, opiacé.

Quelquefois le mamelon est abîmé et comme détruit; vous opposerez les mêmes moyens et s'il ne réussissent pas, vous laverez matin et soir ces parties avec l'eau fraîche dans laquelle sur un verre d'eau vous ferez fondre, gros comme la tête d'une épingle, de nitrate d'argent.

Dans toutes ces positions, il est sous-entendu que l'enfant doit être nourri à la bouteille. Il ne téterait qu'un mauvais lait.

Choix d'une Nourrice.

Le choix d'une nourrice, quand la femme ne peut nourrir son enfant, et je répète de toutes mes forces qu'elle doit nourrir si elle le peut, et dans son intérêt et dans celui de son fruit, ce choix, dis-je, est une chose sérieuse et très importante.

Avec la dépravation morale de nos jours, avec les nombreux vices physiques si répandus, avec ces horribles virus qui ont envahi la société toute entière, et qui menacent l'espèce humaine d'une

dégénération rapide, est-il une mère qui ne tremble, en donnant à son enfant un lait douteux et qui n'est pas le sien ?

Il faut être médecin, il faut voir tous les jours, il faut avoir vu les abus, les malheurs, les horribles maux qui en découlent et dont l'innocent est la victime, pour s'en faire une juste idée.

Si mon état et mes sermens, ne m'imposaient pas l'obligation sacrée et inviolable d'une discrétion absolue, et que je pus dire ce que mes yeux on vu; mères de famille, jamais plus, non jamais aucune de vous n'emploieriez un service étranger; jamais plus vous ne confieriez qu'à vous-mêmes, une mission si délicate et si sainte.

Dans un sujet si utile, puisque la génération future y est engagée, je renverrai d'abord à Rousseau, qui, dans des pages sublimes d'éloquence et de vérité, a si bien plaidé la cause de la nature; puis moi j'appuierai, d'une expérience de vingt-cinq ans, les convictions heureuses du philosophe de Genève.

Mères de famille, oui, dorénavant, vous serez complètement mères de vos enfans; l'enfant y trouvera son compte et vous du plaisir pur et sans regrets.

Mais, ne pouvez-vous faire autrement, un

médecin non flatteur vous a-t-il dit que vous deviez laisser à d'autres un soin si doux?

Alors, voici votre choix :

Prenez une femme à conduite régulière, à bonne réputation, à peu près de votre âge, qui ne soit ni ivrogne, ni méchante; qui ait le moins de défauts possible (prenez des informations); dont vous connaissiez la famille, les antécédens, la manière de vivre, les habitudes; que son mari vous soit aussi connu, c'est plus important qu'on ne pense; que cette femme puisse vivre avec son travail, sa fortune et ce que vous lui donnez; ne marchandez pas trop avec elle, car pensez bien qu'on vous en donnera en général pour votre argent; que son physique soit agréable, doux, qu'elle ait tous les dehors, toutes les chances d'une bonne constitution; assurez-vous par vous-mêmes qu'elle a du lait suffisamment, que ce lait ne sera pas partagé avec un autre enfant; qu'elle n'ait pas de coutures scrophuleuses au cou, de dartres, de principes galeux et autres; scrutez tout, visitez tout par vous-mêmes. Cela vous regarde de près. Suivez mes conseils, ils ne peuvent être trop minutieux ici; vous n'aurez pas de regrets.

Si vous le pouvez, la nourrice habitera la maison; dans le cas contraire, allez la voir souvent et à l'improviste; n'arrivez pas toujours par

le même chemin. Faites déshabiller complètement votre enfant devant vous; et la nourrice, une fois prise au dépourvu, vous tiendra toujours convenablement votre enfant.

Un enfant ne doit pas têter plus d'un an, à moins qu'il ne soit chétif, cacochyme. Au bout de ce temps sevrez-le. Vous ferez toujours bien, surtout en été et pendant les fortes chaleurs, de faire venir rester le dernier mois la nourrice chez vous. De cette manière, on lui fera perdre insensiblement l'habitude du sein, et c'est encore une chose très importante. On a vu beaucoup d'enfans végéter, languir et périr pour leur avoir enlevé brusquement celle qui les avait nourris longtemps : pour ces sortes de choses, l'enfant a une pénétration surprenante.

Je conseille encore aux nourrices de venir de temps en temps, surtout les premiers mois, voir leurs nourrissons.

Une chose bien importante est encore à recommander aux nourrices; elles le doivent aux parens, à leur petit nourrisson, à leur conscience, à l'humanité, à leurs devoirs, au ciel, à la terre : quoique plus difficilement, elles peuvent devenir enceintes. Dès ce moment, leur lait est de mauvaise nature, de mauvaise qualité, pernicieux, funeste; on a observé qu'il donnait nais-

sance à des maladies lentes, sérieuses qui portaient des fruits amers.

Pourrait-on penser alors qu'une nourrice honnête, délicate, consciencieuse, ne prévienne pas de suite les parens de cet incident pour le retirer sur l'heure? et les parens ne se le feront pas dire deux fois. Un doute raisonnable doit même être pour elles une certitude, car elles se rappelleront que le Sage à dit : *Dans le doute, abstiens-toi.*



MALADIES DES ENFANS.

Il est des maladies nombreuses qui appartiennent spécialement à l'enfance. Leur constitution faible, mobile; la dentition qui se fait; un cerveau friable, impressionnable au plus haut degré, mille causes, enfin, le disposent à une infinité de maux. Mais il faut le dire aussi, l'absence de mille autres causes, qui ne l'atteindront que plus tard, le soustraisent à mille affections morbides qui sont les plus dangereuses. Les maladies de l'enfant sont en général plus simples, moins complexes, et un médecin observateur qui a étudié d'ailleurs les mœurs de l'enfance, son langage muet, devine mieux souvent sa maladie qu'il ne devine celle de l'homme de vingt, trente, quarante ans. Ici mille choses souvent qu'on tient à cacher, à dissimuler; là, c'est la nature dans toute sa simplicité, dans toute sa pureté, dans toute son innocence. Les causes des maladies de l'enfant sont toujours dans son berceau, ou près de son berceau; chez l'adulte, la cause est souvent à cent lieux, et il ne reste souvent au médecin pour ressource que celle de son génie et de sa perspicacité. Chez l'enfant le physique est tout, chez l'adulte le physique est la moindre des choses.

Nourrices, mères de famille, vos enfans se porteront bien si vous les nourrissez sobrement, c'est-à-dire si vous ne les faites téter que régulièrement 4 ou 5 fois par jour; si votre conduite régulière, vos habitudes de vivre sobres, modérées, votre bon sens, votre raison vous rendent calmes, impassibles, résignées; si vous avez cette patience surtout qui vous caractérise si bien; si vous évitez de faire téter votre enfant quand vous êtes fatiguées, en sueur, en colère; si vous évitez de prendre une nourriture trop échauffante; si vous usez sobrement de choses excitantes, café, vins, liqueurs, eau-de-vie; si vous tenez votre enfant propre, sec; si vous ne le mettez pas à la presse dans un berceau trop étroit, pour vous absenter; si votre ménage est tranquille, qu'il y ait l'accord, l'harmonie; etc.

Surtout ne le faites téter à personne. J'ai vu, de cet abus, des exemples qui font frémir. Songez à vos devoirs; c'est à vous seules, nourrices, que l'on a vues, inspectées, qu'on a confié le nourrisson; c'est vous seules qui devez lui donner votre sein. Et puis, prenez-y garde, car j'ai vu des nourrices bien punies de leur négligence ou de leur coupable complaisance.

Voilà à peu près les conseils généraux que je devais d'abord donner en prélude. Nous allons maintenant examiner et traiter leurs maladies les plus communes.

Dentition.

L'époque de la première dentition n'est pas bien uniforme chez tous les enfans : chez les uns, les dents commencent à percer à 4, 5, 6 mois; chez d'autres, un peu plus tard.

Tous le monde sait combien cette période de la vie de l'enfant est quelquefois sérieuse, et combien elle fait de victimes.

J'en accuse, moi, l'inobservance des conseils que je viens de donner plus haut, et je ne vois pas quelle autre raison on pourrait en donner.

Ainsi une nourriture surtout trop abondante ou trop échauffante; le froid, les contrariétés nombreuses qu'éprouve l'enfant, sont, selon moi, au premier rang.

Aussi la fièvre, les gastrites, les entérites, les vers, les convulsions, toutes maladies que l'on fait provenir de ces causes actives, sont autant de maladies qui, à tout moment, compromettent leur existence. Je ne sache pas que des auteurs encore aient émis cette opinion que je crois, de bonne foi, m'appartenir; opinion, qui répandue, bien comprise, devrait avoir une grande et heureuse influence sur l'avenir de nos enfans; opinion qui devrait mettre sur la voie de progrès extraordinaires dans le traitement de leurs maladies; qui désencroûterait

un peu la banalité de cette médecine qui, pour approcher trop les yeux d'un mal qu'elle ne veut connaître que par les effets, que par ses lésions organiques, matérielles, perd de vue la hauteur de la science et ne peut plus s'y placer.

Ne pourrait-on pas citer ici, les courtes paroles de cet Anglais célèbre, du chancelier Bacon : *La médecine sans la philosophie est un art imposteur.*

Ainsi donc, montez aux causes de toutes ces révolutions du corps appelées maladies, et quand vous les aurez trouvées, vos succès seront nombreux et vous serez médecins.

La dentition est parfois difficile, pénible, douloureuse, et compromet la vie de l'enfant. Voici, à peu près, les signes qui dénotent cet ennemi dangereux.

L'enfant est inquiet, agité ; sa figure est rouge, animée, il est impatient, insupportable ; il change de place à tout moment, il n'est bien que là où il n'est pas ; il a quelquefois des nausées, des vomissemens, et plus souvent encore des diarrhées ; on observe chez lui des mouvemens nerveux, souvent des convulsions ; l'intérieur de la bouche est chaud ; les gencives, si les dents ne sont pas sorties, sont chaudes, rouges et douloureuses.

A ces signes ou à une partie de ces signes,

nous pourrons assurer que la dentition se produit.

Vous opposerez à ces accidens, qui peuvent devenir redoutables, le lait d'une nourrice qui se nourrit d'alimens doux, salubres, faciles à digérer, qui prendra de suite un litre par jour de tisane d'orge et de lait; qui ne boira ni vin, ni café, ni liqueur. L'enfant ne tètera que trois fois par jour et deux fois la nuit. Vous donnerez même à l'enfant quelques cuillerées de tisane de fleurs d'althéa avec le sirop d'orgeat ou de gomme; vous lui mettrez les pieds dans l'eau chaude, au moins une fois par jour et pendant cinq minutes; vous lui donnerez à mâcher une racine de guimauve bien lavée et nétoyée, et quelques lavemens émolliens.

Si l'enfant, sans être trop rouge, trop chaud, était agité, convulsionné, alors quelques cuillerées à café de sirop diacode, deux dans la journée, une le matin, l'autre le soir.

Si, enfin, les gencives étaient très grosses, chaudes, tuméfiées, faites porter hardiment le bistouri sur ces parties; une incision est souvent un moyen par excellence : d'abord on arrive souvent à la dent qui cause les accidens, et puis on fait une saignée très nécessaire en pareil cas.

La dentition, comme je l'ai dit plus haut,

donne souvent la diarrhée, qui, modérée, est souvent avantageuse.

Si cependant elle affaiblissait trop le petit malade, il faudrait donner quelques lavemens avec l'amidon et un quart de tête de pavot; mais, je le répète, si seulement l'enfant en était exténué; car, prenez garde, il ne faudrait pas enfermer le loup dans la bergerie.

Si les convulsions, enfin, prenaient votre enfant, continuez vos moyens; mais joignez-y de suite la présence du médecin.

Coliques.

L'enfant est très sujet aux coliques et elles proviennent souvent des nourrices, qui ne savent opposer aux cris de l'enfant, à ses exigences, que le sein, toujours le sein. Nous y ajoutons : le lait de mauvaise qualité, le lait de nourrice enceinte, le lait d'une femme qui prend une nourriture trop échauffante, le lait d'une femme qui ne se nourrit pas suffisamment, le lait d'une femme qui est encore ou dans la colère ou sous l'influence de toute autre passion.

Remontez donc aux causes qui peuvent avoir produit cette maladie et vous serez bientôt maître de la colique. Le froid les occasionne encore, les vers aussi.

Vous recommanderez à la nourrice une nourriture douce ; de la tisane pour elle d'orge au lait, et pour l'enfant quelques petits lavemens de mauve, graines de lin, racine de guimauve, etc. Ces moyens suffiront avec la chaleur, la propreté. La nourrice diminuera le nombre de ses tétées et mettra l'enfant à une diète légère.

Que la nourrice ne perde pas de vue que dès le moment qu'elle devient enceinte, son lait est malfaisant. Elle préviendra de suite ; car elle serait criminelle si elle continuait ; car elle assassinerait un innocent dont elle veut cependant être mère.

Si le ventre de l'enfant était tendu, on y appliquerait un cataplasme de farine de lin.

Blanchette, Apthes ou Muguet.

Cette maladie est assez commune chez les enfans ; souvent dans l'humidité, frêles, peau tendre, mauvaise nourrice quelquefois, très accessibles à toutes les variations de température, ils devaient y être sujets.

Les apthes sont des boutons plats, blanchâtres, irréguliers, que l'enfant a dans la bouche, aux gencives. Quand ils sont trop nombreux, le mal est dangereux et l'enfant peut en périr.

A cette maladie, vous opposerez le lait d'une

bonne nourrice, si vous avez des doutes sur celle que vous avez ; vous donnerez de la tisane de fleurs d'althéa gommée, quelques gargarismes avec l'eau d'orge miellée et puis vers la fin, quand vous verrez que le mal va vers le mieux, vous ajouterez aux gargarismes, sur une écuellée d'eau, gros comme un pois d'alun que vous y ferez fondre. L'enfant sera tenu chaudement, proprement, et on le changera souvent de linge.



Convulsions.

Les convulsions sont une maladie très dangereuse chez les enfans; aussi faut-il y apporter une sérieuse attention.

Le froid, le mauvais lait, surtout un bruit soudain, le lait encore d'une nourrice en colère ou sous l'influence de quelque passion vive; le tonnerre, les vers sont ses causes les plus ordinaires.

Aussitôt que vous apercevez que l'enfant est plus agité que de coutume, que ses lèvres, surtout la supérieure, ont des mouvemens spasmodiques ; que ses yeux, ou un œil, se ferment et s'ouvrent plus rapidement qu'à l'ordinaire; que ses bras, ses jambes, ou un bras ou une jambe seulement, s'agitent convulsivement, les convulsions ont saisi l'enfant. Vite les pieds dans

l'eau chaude ; la nourrice à l'eau d'orge avec le lait, nourriture douce, abstinence de vins, liqueurs ; ne faire téter l'enfant que deux ou trois fois par jour ; lui appliquer une sangsue derrière chaque oreille.

Si l'enfant avait fait des vers et qu'il ne fut pas trop chaud, que son ventre ne fut pas tendu, douloureux, alors quelques cuillerées à café d'huile de ricin mêlée avec le sirop de capillaire.

Quelquefois le lait seul donné par cuillerée avec quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger le soulage beaucoup.

Au surplus, à moins que les symptômes des convulsions ne soient bien tranchées, ne vous effrayez pas. La constitution de l'enfant est si mobile, il faut si peu à ces petits êtres pour être ébranlés, que tout rentre souvent dans l'ordre avant que les remèdes soient préparés.

Vers.

Les enfans sont plus sujets aux vers longs et ronds ordinaires et aux petits vers, comme ceux du fromage, nommés ascarides ; ils ont rarement le ver solitaire.

Les vers longs et ronds se tiennent à l'estomac et aux intestins ; les ascarides se tiennent à

l'anus et occasionnent une démangeaison souvent fort vive et fort incommode.

Les vers simulent les symptômes de beaucoup de maladies et les bonnes femmes n'accusent guère que les vers de toutes les maladies des enfans; aussi les contre-vers, les excitans, ont une large place dans leur pharmacie.

Cette erreur est funeste. Les contre-vers n'étant en général que des excitans ou des purgatifs, et leurs maladies très souvent et presque toujours inflammatoires ou nerveuses, ne réclamant en général que les adoucissans et les calmans, on peut juger quels pernicieux effets doivent produire ces moyens incendiaires ! Aussi, quand le médecin est appelé auprès d'un enfant, il a souvent plus à faire de guérir la maladie causée par les remèdes que celle produite par la nature.

Mères de famille, soyez donc plus prudentes, plus réservées dans votre médecine; attendez surtout pour combattre un ennemi que vous soyez sûres de son existence; car, rappelez-vous bien que quand votre remède n'attrappe pas l'ennemi que vous poursuivez et qui n'est qu'une illusion, il ne manque pas les organes enflammés ou irrités de vos enfans.

Que d'enfans victimes de vos drogues et de vos commères de village ! Que d'enfans sans elles

n'auraient eu qu'une maladie, simple, courte et bénigne!

Comme j'écris pour la vérité, pour vous, pour être utile, je préviens, qu'à moins que l'enfant n'ait fait des vers, vous ne devez pas les poursuivre; vous devez étudier de votre mieux les symptômes qu'éprouvent vos enfans. Les maladies de la tête s'annoncent par le délire ou l'assoupissement; les convulsions des yeux et de quelques parties du corps, par la paralysie, par des yeux fixes et hagards, par une figure animée.

Les maladies de la poitrine, ont pour signes ordinaires : la toux, l'oppression, l'écartement des ailes du nez à chaque inspiration, la fièvre, la chaleur de la peau.

Les maladies du ventre sont toujours accompagnées de diarrhée, ou tension du ventre; agitation de l'enfant; déjections vertes, rouges, sanguinolentes, etc.

Quand vous trouverez chez vos enfans quelques uns de ces signes, vous verrez à qui vous avez affaire, et vous agirez en conséquence et comme je vous ai conseillé d'agir dans ces maladies chez les grandes personnes.

Dans les cas contraires, vous serez prudentes, circonspectes, vous donnerez des adoucissans, un régime doux; car, avec ces moyens, vous ne ferez pas de sottises, et rappelez-vous bien cette

grande maxime : Si vous ne pouvez faire du bien, au moins évitez de faire du mal.

Voici maintenant à peu près les symptômes des vers chez les enfans ; car ces parasites sont souvent dans nous et occasionnent même quelquefois des accidens dangereux.

L'enfant porte souvent ses petites mains au nez, il a des coliques ; sa langue, sans être précisément rouge, est couverte de petits points rouges saillans ; la langue rouge à la pointe annonce la gastrite et il faut bien y prendre garde ; la prunelle des yeux est plus large qu'à l'ordinaire, enfin l'enfant, dans ces cas, en fait presque toujours quelques uns.

Le remède le meilleur, le moins dangereux, et qui est toujours utile, est la limonade donnée en assez grande quantité ; après cela on pourra donner quelques lavemens de lait sucré.

Sur le creux de l'estomac, on placera avec avantage un emplâtre de suie de cheminée bien passée et d'huile de cade ; quelques douces frictions d'huile d'olive camphrée au tour du nombril, et y laisser tout un jour un linge en quatre doubles, trempé dans cette liqueur.

Si l'enfant avait comme des envies de vomir, qu'il parût suffoqué ; alors, probablement, surtout s'il en a fait, quelqu'un de ces animaux est dans le conduit de l'estomac. Vous les ferez des-

cendre, si vous craignez des suites fâcheuses, avec un peu d'huile d'olive et de lait que vous donnerez à l'enfant par cuillerée, ou mieux encore, avec un peu d'eau de noix ou quelques gouttes d'huile de cade mêlée au lait de la nourrice.

Les ascarides qui se tiennent à l'anus et qui occasionnent des démangeaisons vives, se tuent au moyen d'un lavement fait comme suit :

Extrait d'aloës, 4 grammes (demi-gros).
Jaune d'œuf, un gros.

Remuez bien dans un mortier, ajoutez-y de l'eau pour un petit lavement que vous donnez de suite au malade.

Les vers, à ce qu'il paraît, sont engendrés dans le corps par une nourriture mauvaise, trop copieuse, par un mauvais lait; c'est à vous, nourrices, à y veiller et à y apporter une vigilante attention.

Je ne cesserai de le dire et de le répéter : soyez prudentes dans l'administration de vos contrevers ; car, comme vous le pratiquez aujourd'hui, vous faites plus de mal que de bien.

Careau

On appelle careau, cette maladie caractérisée par un ventre dur, tendu, avec amaigris-

sement, surtout des extrémités inférieures; face pâle, bouffie; dévoiement.

Ses causes sont le vice scrofuleux, les écarts de régime, une nourriture grossière et de mauvaise qualité, un lait mal élaboré, des alimens en trop grande quantité.

Ce mal est très dangereux, et très difficile à guérir; les trois quarts des enfans attaqués en périssent, et ce n'est qu'en les traitant convenablement au commencement qu'on a quelque chance de succès.

J'insiste ici pour qu'on persévère dans les moyens de traitement, surtout dans le régime; car, j'ai toujours vu les parens s'ennuyer bientôt, abandonner les enfans à eux-mêmes, à leur volonté, à leurs goûts dépravés, et les laisser ainsi courir à une mort assurée.

Dès que vous vous apercevrez qu'un enfant pendant quelques jours, se plaint du ventre; que la diarrhée survient; que le ventre prend du volume, durcit; que sa figure tend à devenir bouffie, blanchâtre; que ses jambes s'affaiblissent, ont peine à le porter; alors de suite diète sévère; tisane de riz gommée, quelques lavemens adoucissans de mauve, de graines de lin; cataplasme de farine de lin sur le ventre la journée et la nuit, et fréquemment renouvelés; redoubler de soin pour la propreté; la chaleur si on est en hiver.

Flanelle sur la peau si l'enfant est sevré. Continuez ce traitement longtemps, un mois, deux mois, trois mois et même plus; surtout la sévérité du régime qui sera toujours doux, en quantité médiocre.

Le plus grand nombre des enfans qui périssent de ce mal en sont redevables à l'indolence des parens.

Si le ventre était trop dur et douloureux, vous y mettriez quelques sangsues.

La médecine n'est pas l'art qui puisse encore et de longtemps sans doute guérir rapidement et à volonté nos infirmités, nos maux; c'est un art bien plus difficile, bien moins puissant, bien plus sujet à revers.

Si les prescriptions cependant étaient mieux suivies, mieux exécutées, je suis convaincu que l'on aurait plus de succès à raconter; mais les commères, mais l'indolence, la paresse, et puis souvent le doute, l'incrédulité, l'ennui font avorter les plus savantes combinaisons.

Coqueluche.

La coqueluche consiste en des quintes de toux plus ou moins rapprochées avec inspiration sonore et accompagnées de vomissemens.

Cette maladie est très fatiguante, quelques enfans en périssent; mais, en général, après six semaines ou deux mois, la guérison se déclare.

La coqueluche est épidémique, quelquefois contagieuse; elle n'attaque qu'une fois dans la vie.

Le froid, l'humidité, certains vents paraissent la produire.

Au début de ce mal, donnez le matin, pendant quelques jours de suite et à un quart d'heure de distance, entre chacune, trois ou quatre cuillerées de sirop d'ipécacuanha pour provoquer le vomissement. En même temps, faites prendre de temps à autre des quarts de verre de tisane d'orge avec une pomme dedans, et dans laquelle vous mettrez, sur un litre, quatre cuillerées à bouche d'huile de ricin.

Bien mélanger chaque fois qu'on en donnera.

Un bain chaud de pieds d'un quart d'heure le soir en se couchant.

Ces moyens ont souvent arrêté la maladie. Vers la fin, un vésicatoire entre les deux épaules, tisane douce avec le ris, les fleurs d'althéa et le sirop de gomme; toujours régime doux, lacté; garantir du froid, de l'humidité; se bien vêtir.

Croup.

Maladie terrible, prompte dans ses effets funestes. Elle exige des moyens hardis, énergiques, constans. Deux, trois heures d'apathie, d'indolence et la mort termine promptement cette cruelle tragédie. Aussi hatez-vous ; car le premier coup de l'ennemi est souvent mortel, si vous ne le parez pas.

C'est encore une maladie de l'enfance. Le froid, l'humidité paraissent la produire ; mais on conçoit qu'il faut des conditions spéciales pour cette maladie comme pour toutes les autres.

L'enfant d'abord est légèrement enrhumé ; il y a fièvre, abattement extraordinaire ; les yeux sont cernés, la respiration est difficile.

Ces symptômes préliminaires durent quelquefois quelques heures et plus. Bientôt ils s'aggravent ; il y a douleur au fond de la gorge, la respiration devient sifflante et l'on dirait un chat qui a avalé de travers ; la toux est violente, sèche, rauque, éclatante, par quintes ; la voix est enrouée et tremblante.

L'enfant paraît quelquefois reprendre sa gaité. Il paraît un moment calme ; mais les symptômes bientôt augmentent avec fureur ; la respiration devient très difficile, il y a une an-

xiété difficile à décrire ; la tête se porte en arrière ; à chaque secousse de toux, il y a un peu de mucosité blanche jetée par la bouche ; la figure s'injecte, devient bleue ; l'enfant tient la poitrine élevée, le cou tendu.

Il n'en faut pas tant pour voir un danger extrême ; vite à l'œuvre. Aux premières annonces, des sangsues par 6, 8, 10 au cou ; un large vésicatoire par derrière cette partie ; un à chaque bras ; des sinapismes aux jambes, très peu de boisson ; après les sangsues, un cataplasme de farine de lin par dessus et au tour du cou ; des insufflations d'alun en poudre au fond du gosier renouvelées quatre fois par jour au moyen d'un petit tuyau en paille, en fer blanc ou en argent.

Voilà les moyens à employer et qui sauvent beaucoup d'enfans ; mais activité, zèle : j'insiste, ne lambinez pas ; car la mort est acharnée à sa victime, car ses griffes de fer ont déjà saisi votre enfant.

Il y a encore plusieurs autres maladies à peu près semblables, mais je n'en parle pas ; le même traitement est applicable.

Rougeole.

A tout âge, on peut avoir la rougeole, mais l'enfance cependant y est plus disposée.

En général elle paraît, l'automne et l'hiver, pour fuir, l'été.

Cette maladie est épidémique et contagieuse, et n'attaque qu'une fois dans la vie.

La rougeole exige les plus grands soins pendant tout le traitement. Elle conduit souvent au marasme, en laissant dans les poumons des foyers funestes.

L'humidité, le froid paraissent la produire. Elle s'annonce quelques jours d'avance par la fièvre, la chaleur, un rhume de cerveau, l'éternument, toux. Au bout de 3 ou 4 ou 5 jours, il se montre au visage, au cou, sur la poitrine, de petites taches rouges comme des piqûres de puce. Ces taches augmentent trois ou quatre jours, puis diminuent, et vers le neuvième jour l'éruption s'en va en écaille. Toutefois la toux et l'oppression continuent.

Dans cette maladie, à laquelle vous opposerez une température douce, ni trop chaude ni trop froide, des tisanes adoucissantes, la diète, ou une nourriture très légère, vous prêterez une attention minutieuse à la poitrine; car là

est le danger : une fluxion de poitrine ou une pleurésie s'en suivent souvent.

Si on s'aperçoit qu'il y ait du sang dans l'expectoration, que la respiration soit très difficile, on appliquera quelques sangsues sur la poitrine, et surtout sur le point douloureux s'il en existait un.

On insistera longtemps sur un régime doux; et si la poitrine, après la maladie, paraissait prise violemment, ce qu'on reconnaît à la toux forte, opiniâtre et à une grande oppression, alors vésicatoires aux jambes, régime lacté, un purgatif.

Petite Vérole.

Tout le monde connaît bien la petite vérole; mais c'est cependant une des maladies que le peuple traite le plus mal et le plus à contre-sens. Imbu encore de cette doctrine qu'il faut donner par des échauffans, des toniques, le courage aux boutons de se faire jour par la peau, on gorge les malades de liqueurs excitantes, de vin; on les tient dans des étuves et ils sont trop heureux s'ils échappent à ces préludes d'assassinats de commères. Les causes de ce mal sont inconnues comme tant d'autres. On sait seulement que

bien peu de gens en sont exempts, et que ceux qui en sont atteints plus tard sont plus exposés que les autres.

La petite vérole n'attaque qu'une fois dans la vie; et c'est bien assez, puisqu'avant la découverte de la vaccine, elle décimait les populations. Elle serait déjà éteinte sur la terre si on obligeait les familles, sous peine de lois sévères, à faire vacciner par les médecins tous les enfans. Je dis par les médecins, parce que tout le monde s'en mêle; et cette opération, cependant facile, manque souvent son effet par la faute de l'ignorant qui ne sait ensuite distinguer la vraie et la fausse vaccine. Mais revenons :

Quelques jours avant l'apparition des boutons de petite vérole, le malade éprouve des frissons, de l'anxiété; il y a fièvre, envies de vomir, vomissemens; etc.

Au bout de deux ou trois jours, quelques petits boutons, comme des piqures de puce, se montrent d'abord au cou, à la poitrine, à la figure; petit à petit, ils s'étendent, se multiplient, grossissent et enfin deviennent ronds ou légèrement ovales, pleins de pus; ils enflamment la peau à leurs entours; au bout de dix, quinze jours, les boutons se sèchent, les croûtes tombent; toujours en commençant par les pre-

miers venus; la fièvre tombe aussi et enfin au bout de vingt jours environ, le malade plus ou moins gravé, mais encore rouge, guérit.

La scène n'est pas toujours cependant si riante, car la fièvre violente, des boutons si nombreux qu'ils se touchent tous, une têtehorrible à voir, monstrueuse, amènent la mort et mettent un terme à cette cruelle maladie.

A la première annonce de cet hôte formidable, mettez le malade à une diète légère, à la tisane de ris gommée, qu'il soit à l'abri du froid; mais, prenez garde, une chaleur trop forte serait pire encore; l'été placez le malade au frais, l'hiver à une douce chaleur, couvrez légèrement.

Toutes les six heures, trempez les pieds dans l'eau chaude pendant dix minutes; enfin que le principe général du traitement soit chaleur très modérée en haut, le mal étant surtout funeste par le nombre de boutons au visage ou dans les organes digestifs.

N'avez-vous pas remarqué que les boutons surtout abondaient dans les endroits les plus chauds du corps, et par exemple derrière le dos qui repose sous le lit?

Si l'enfant ou un autre, dans une épidémie de variole, restait plus de deux ou trois jours avec la fièvre, le malaise, les vomissemens, que des convulsions arrivassent; plus de doute pour

vous : la petite vérole ne peut se faire jour. L'enfant est-il faible, cacochyme, valétudinaire, vite un bouillon chaud, quelques infusions très chaudes de camomille ou de thé ; est-il gros, gras, replet, un bain chaud d'une heure, diète, tisane au lait; avez-vous affaire à un homme âgé ou même à un jeune homme, mêmes moyens.

Abordons maintenant une chose essentielle : on sait que cette maladie laisse souvent après elle, indépendamment des maladies internes qui deviennent quelquefois très graves et mortelles, de ces cicatrices plus ou moins difformes ; il est, comme on le pense bien, et surtout pour le sexe, bien utile de pouvoir les prévenir.

Voici le meilleur moyen que l'expérience ait consacré :

C'est d'ouvrir de très bonne heure, avec précaution et tout à fait au commencement, chaque bouton avec la pointe d'une aiguille ; on le fera seulement, si on veut, pour les boutons de la face, du cou et des bras. On fera très doucement sortir le pus avec des lotions adoucissantes de mauve, et on continuera ainsi les lotions le plus longtemps possible. Ces simples moyens réussiront mieux que tout les moyens, toutes les cautérisations possibles préconisées par les auteurs. J'ai employé les uns et les autres, et j'avoue que les succès les plus nombreux et les

plus complets ont été pour le moyen que j'indique.

Surveillez le malade après la maladie; elle laisse souvent chez nous des hôtes aussi dangereux qu'elle et qui ont des résultats funestes.

Nous répétons que la vaccine est le préservatif de cette maladie, et que les parens ne doivent pas négliger de faire faire à leurs enfans cette opération facile et légère.

Variolette.

Cette maladie ne diffère de la petite vérole dont elle n'est qu'une diminution, que par des boutons moins nombreux, par des symptômes plus benins, par une durée plus courte.

Même traitement que pour la variole, être moins sévère dans le régime et plus simple encore dans les autres moyens.

Vaccine.

Je ne dois rien dire de la vaccine, puisque ce n'est pas précisément une maladie; je dois en parler cependant comme remède puisque c'est

le seul moyen préservatif, sûr, qu'on puisse jusqu'à présent opposer à la petite vérole. Ainsi donc je voudrais qu'on la répandît, la protégeât, la favorisât, et qu'on engageât, qu'on obligeât même toutes les familles à faire vacciner leurs enfans par les médecins. On semble l'exiger et puis rien de plus. Que de regrets cependant on s'éviterait, si on savait profiter de cet avis salutaire !

La vraie vaccine seule préserve de la petite vérole, ce que ne fait pas la fausse.

Typhus.

Le typhus est une maladie très grave qui est épidémique, souvent contagieuse, et qui paraît depuis quelque temps se faire plus commune.

Ses causes sont à peu près inconnues ; et l'opinion, ce me semble, la plus vraisemblable, est celle qui le fait dépendre d'un vice particulier de l'air, de l'atmosphère. Maintenant vient après, c'est tout simple, la prédisposition à le contracter qu'a tel ou tel individu en plus ou en moins.

Dans le typhus, le malade ressent bientôt une faiblesse extrême, il devient indolent, in-

différent à tout, ses jambes ne peuvent le porter, son intelligence se perd, il est accablé, altéré; ses yeux sont cernés, enfoncés, sans vie, sans action; sa langue est brune, jaune ou noire; son pouls est petit et concentré; il y a un délire fugace; le malade ne peut trouver une phrase suivie; point d'appétit; quelquefois des taches noires sur la peau, surtout aux jambes, etc. : voilà à peu près le tableau du typhus.

A un mal aussi redoutable et qui quelquefois encombre de victimes, vous opposerez un air fréquemment renouvelé, une propreté dans la chambre et le lit du malade, qui ne laisse rien à désirer; de l'eau vineuse pour boisson ou de la limonade; la diète les premiers jours, mais du bouillon si vous voyez le malade s'anéantir; des sinapismes promenés aux jambes, aux genoux, aux bras, aux cuisses; quelques applications froides sur la tête; si le ventre était douloureux, quelques cataplasmes, quelques lavemens adoucissans.

Ce mal est très dangereux, et je ne conseille pas de s'en rapporter à ses lumières. Ordinairement, il attaque beaucoup de monde et le médecin qui en a vu et qui en voit beaucoup, connaît mieux les moyens qui lui ont réussi; nous conseillons bientôt de le mander.

Peste.

La peste est rare en France, cependant on l'y a vue, et faire des ravages épouvantables : témoin celle de Marseille.

Dans cette maladie contagieuse qui nous est toujours apportée ou par des hommes ou par des marchandises, on voit bientôt survenir avec les symptômes du typhus, des tumeurs à l'aisselle, au col, sous l'oreille : c'est mauvais indice. La vie est attaquée dans son essence, dans son principe, hâtez-vous, c'est un venin subtil qui a saisi tous vos organes, qui a troublé toutes vos fonctions.

Le traitement de la peste n'est pas absolu. On a employé les saignées, les adoucissans, les toniques, les purgatifs, enfin les remèdes les plus contraires; cela veut dire qu'il faut bien interroger la période du mal, les organes qui sont atteints, leur degré de maladie, la force et l'activité du poison. Dans tous les cas cependant, vous donnerez au début de l'eau vineuse, des infusions de thé, de mélisse, de camomille bien chaudes; de la limonade; si quelque endroit est douloureux, vous y appliquerez des cataplasmes; et si c'est le ventre, quelques lavemens. Sur les tumeurs qui paraîtront,

vous mettrez aussi des cataplasmes, mais de son bouilli dans le vin; vous soutiendrez le malade avec du bon bouillon, à moins que l'estomac le repoussât, et vous promènerez de fréquens sinapismes sur toutes les parties du corps.

Propreté surtout; répandez de l'eau chlorurée partout, la maladie est dans l'air, mais elle se communique par le contact. Soyez calmes, courageux et surtout dévoués; faites enfin ce que vous voudriez qu'on vous fît.



Engelures.

Les engelures sont toujours produites par le froid humide; aussi elles viennent l'hiver pour s'en aller au printemps.

Les paysans, ceux qui mènent une vie active, qui sont souvent dehors, ont peu d'engelures; au contraire ceux qui mènent une vie sédentaire, qui ne s'occupent que des travaux intérieurs des maisons; qui se tiennent toujours calfeutrés chez eux et toujours sur des chauffe-pieds, ceux-là rarement en sont exempts, surtout dans l'âge adulte.

Il faudrait donc l'exercice en plein air, les promenades, la vie active, enfin la vie de la nature; mais la société organisée comme elle

est s'y oppose; voyons les moyens de les prévenir et de les guérir.

Un des meilleurs pour les prévenir est de se laver souvent les mains avec l'eau tempérée dans laquelle vous mettrez sur une écuellée un petit verre d'eau-de-vie. C'est en automne que vous devez commencer ce traitement, seul sans aucun auxiliaire, il m'a mille fois parfaitement réussi. Le vin pur est encore très bon pour le même usage. Après cela vous séchez soigneusement vos mains. Vous pouvez vous servir encore de la décoction d'herbes aromatiques comme Thym, serpolet, lavande, marjolaine; romarin, etc.

Mais une fois les engelures venues, modifiez le traitement. C'est une inflammation spéciale de la peau; mais qui tient à un état de faiblesse des parties, à un défaut d'énergie de tous les tissus. Commencez par de fréquens lavages à l'eau très peu aromatique; mais insensiblement arrivez aux moyens indiqués pour les prévenir. faites-le le matin, à midi et le soir; persistez et vous aurez un plein succès.

Si cependant les engelures étaient trop engorgées, tuméfiées, douloureuses, ce qu'on appelle en pleine déconfiture, alors des fomentations adoucissantes avec la décoction de mauve, de racine d'althéa; mais n'insistez pas long-

temps, car votre remède relâcherait trop les tissus qui ont besoin au contraire d'être fortifiés. Le cérat frais est aussi utile dans ce cas; mais revenez le plus tôt possible aux toniques, aux fortifians. Vous attaquerez le mal dans son essence, dans sa nature.

Cors aux Pieds.

Les cors aux pieds proviennent des chaussures gênantes et trop étroites, qui empêchent la circulation de venir porter la vie dans ces extrémités du corps déjà si faiblement excitées et animées :

Choisissez donc, d'une chaussure modérément serrée ou des cors; choisissez entre le pied mignon avec la douleur, une démarche de boiteux, et un pied un peu moins étroit, une démarche solide et le bien-être. Là est toute la question.

Maintenant voulez-vous conserver votre pied chinois, vos chaussures de fer, d'acier, inflexibles, voici ce que vous avez de mieux à opposer à ce mal que vous voulez bien.

Le matin prenez un bain d'eau chaude d'une heure, séchez vous bien et frictionnez vos jambes, vos pieds avec une brosse à friction ou

avec un morceau de flanelle ; le soir, prenez un bain de décoction forte d'herbes aromatiques, restez-y une bonne heure ; coupez du cors ce qui dépasse la peau, continuez cinq à six jours et vous en verrez de merveilleux effets. Vous pouvez encore ajouter à cette eau un demi-verre d'eau-de-vie ou d'esprit de vin.

Avec ces moyens, vous pouvez vous passer de tous les onguens de l'univers, vous pouvez vous passer de tous les pédicures de la terre.

En toute chose, cherchez la cause du mal, faites-vous une théorie exacte et vous ferez des prodiges aux yeux du commun des hommes.

Vous en ferez de même pour les durillons. Tous ces mots différens expriment la même chose ; c'est une cause commune, unique qui les produit : la chaussure étroite, la chaussure qui gêne, qui arrête la liberté de la circulation, qui tue la partie affectée ; car le cors, le durillon, le clou, ne sont que des parties mortes, sans vie, sans action vitale. Enfoncez dans le cors lui-même, sans ébranler le voisinage, une aiguille, la pointe d'un canif, d'une lancette, point de douleur, il est insensible ; vous le coupez, le morcelez impunément, il ne peut réagir, c'est un cadavre.

FIN.

EAUX MINÉRALES

ET THERMALES

Du département de l'Ardèche.

L'Ardèche si peu connue, si mal exploitée, si négligée par le gouvernement; si remarquable cependant par la variété de ces productions, par la richesse et la bonté de ses récoltes, par l'industrie de ses habitans, par leur sobriété, leur force, leur courage, leur constance dans le travail, leur hospitalité; ce pays où abondent la soie, le vin, le blé, le foin, le bois, les marrons dit de Lyon, les truites, les anguilles, les truffes, et qui, dans ses entrailles et dans ses rivières, renferme des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, d'étain, de mercure, d'antimoine, de charbon, etc.

Ce pays, enfin, qu'ont honoré de leurs visites, Annibal, César, des consuls romains; qui a vu naître Olivier de Serres et tant d'autres grands hommes, possède encore dans ses délicieuses vallées, aux pieds de ses coteaux enchanteurs, au milieu de ses volcans éteints, de nombreuses

sources d'eau minérales et thermales où des milliers de malades viennent chaque année trouver un remède à leurs maux.

L'air salubre et pur de cette partie de la France, cette température douce qui y règne, cette fraîcheur toujours naissante qu'entretiennent et le cristal de ses limpides eaux et le continuel mouvement du feuillage caressé par le zéphir, en font un séjour délicieux.

Le naturaliste, le philosophe, le médecin, l'herboriste, y trouveront tous à glaner.

Parmi les eaux minérales froides, on y remarque celles de Vals, divisées en plusieurs branches. Les unes ferrugineuses conviennent aux scrofuleux, aux gens affaiblis par de longues maladies surtout celles des organes digestifs, aux chlorotiques, etc.; les autres sont gazeuses et produisent des miracles, dans les névralgies, l'hypocondrie, la mélancolie, l'hystérie, etc; d'autres sont salines et guérissent des obstruations reputées jusqu'alors incurables.

Celles dites de la *Marie*, ont une action spéciale sur la matrice, car elles ont souvent guéri la stérilité. Cette propriété est tellement reconnue évidente dans le pays, qu'on dit à toutes les femmes qui sont dans ce cas : *Allez voir la Marie.*

A Neyrac près de Vals, il y a encore des eaux froides, et à côté des eaux chaudes très

fréquentées au douzième siècle. Les eaux froides sont à peu près comme celles de Vals, et j'en ai vu des effets surprenans dans les maladies chroniques des organes digestifs. Les eaux chaudes guérissent les maladies de peau très promptement, et les lépreux des croisades venaient y chercher leur guérison infaillible. On y voit encore des vestiges, là où devrait être un des beaux établissemens de la France !

A Jaujac, à Thueyts, à Antraigues, patrie du comte de ce nom ; à Largentière, à Rocles au pied d'une tour féodale qui semble défier les siècles, on trouve encore des eaux minérales froides abondantes.

Les eaux chaudes de St-Laurent sont à 45 degrés. Leur réputation est grande, bien établie ; mais pas assez encore, car les cures miraculeuses y abondent chaque année. Rhumatismes chroniques, souvent les névralgies, les nodosités scrofuleuses, rachitiques, goutteuses; les anciennes blessures, les vieilles fractures, luxations ; les ulcères atoniques, scrofuleux, syphilitiques; la phthisie commençante due à un état d'atonie ; les dartres, les gales, les teignes, toutes les maladies de peau enfin, appartiennent à ces bienfaisantes fontaines.

Au surplus j'ai couru ce département, je l'ai visité, et je travaille à en écrire un abrégé d'his-

toire qui intéressera au plus haut degré le naturaliste, le médecin, le physicien, le chimiste, le minéralogiste, et le cultivateur pratique et théoricien.



REMÈDE CONTRE LE VER SOLITAIRE.

Le ver solitaire est plus commun qu'on ne pense, surtout dans certains pays.

Il est difficile de le tuer et de le chasser du corps, et dans tous les cas on ne doit y songer que lorsqu'on en a vu quelques anneaux sortir; car tous les signes qui, dit-on, décèlent son existence, sont incertains.

Le meilleur des remèdes, celui sur lequel on doit compter le plus, est, sans contredit, l'écorce de racine de grenadier.

Voici comment il faut se conduire en pareil cas.

Quand quelques portions de ce ver ont été rendues, et il est facile de le reconnaître par sa ressemblance avec des graines de courge unies ensemble ou séparées, on fait bouillir 60 grammes (deux onces) d'écorce de racine de grenadier sèche, dans un litre d'eau; on laisse diminuer de moitié, puis on prend cette dose en trois fois, à une heure ou demi-heure de distance.

Cette dose est pour un homme ordinaire, pour un enfant, il en faudrait la moitié.

Le ver sort quelquefois après le premier verre de décoction, quelquefois seulement après le

troisième. Si on n'obtenait pas son expulsion, on attendrait que le malade en rendit de nouveau et on recommencerait.

Il est encore d'autres moyens indiqués; mais comme celui-ci est le plus sûr; nous nous abstenons de parler des autres.



TISANES.

Les tisanes adoucissantes sont les tisanes de ris, d'orge, de chiendent, de mauve, d'althéa ou guimauve, de dates, de jujubes, d'orge perlé, de pommes de terre, etc. On peut à volonté et pour varier, donner les unes ou les autres; on consultera les malades là-dessus. Les raisins secs, les figues sèches, les cerises, sont aussi employés.

Les tisanes de ris, d'orge, d'orge perlé, de pommes de terre, de raisins, de figues, se font en mettant dans un pot très propre, contenant un litre d'eau, une cuillerée à bouche de ces grains, ou une pomme de terre pelée coupée en quatre, ou un petit paquet de chiendent, si vous employez le chiendent; ou quelques raisins, quelques figues.

On fait bouillir demi-heure environ, à petit feu, on coule à travers un linge, et on édulcore avec le sucre ou le sirop. On couvre exactement ce pot et on met près du feu en hiver, l'été c'est inutile.

Pour les tisanes de feuilles ou de fleurs, dix minutes de décoction suffisent; on coule et on fait comme ci-dessus.

On peut mettre plus ou moins de feuilles ou

de fleurs ; c'est assez indifférent, puisque ces parties ne sont pas très actives.

Tisane de Veau, de Poulet.

La tisane de veau ou de poulet, ou de tortue ou de grenouilles, qui sont encore des tisanes adoucissantes, mais légèrement nutritives, se font en mettant de ces viandes à peu près un demi-quart kilogramme sur deux pintes d'eau ; on fait bouillir demi-heure à petit feu, on coule exactement à travers un linge fin, mouillé dans l'eau froide, et on y met ensuite, si l'on veut, du sirop ou du sucre.

L'eau froide qui a mouillé le linge arrête la graisse qui, quelquefois, serait nuisible.

Il faut, pour le veau, avoir l'attention de ne se servir que du maigre et même, quand on veut suivre toutes les règles, on fait bien de jeter la première eau, après trois minutes d'ébullition.

Limonades.

La limonade est une boisson très agréable et très utile, l'été surtout. Elle rafraîchit, calme

l'effervescence du sang, est anti-putride et très adoucissante conséquemment. Aussi les malades, l'été, la préfèrent à toutes les autres.

Il y a la limonade crue et la limonade cuite qui est moins active.

La limonade crue se fait en mettant dans un pot, d'un litre d'eau plein de ce liquide, un demi-citron ou une cuillerée à café de vinaigre et suffisamment de sucre.

La limonade cuite se fait en faisant bouillir un moment le citron dans l'eau.

On en fait encore plus vite et même plus agréable avec l'eau et le sirop de limons, de vinaigre, de framboises, de groseilles.

Toutes ces boissons ont la même propriété, et se suppléent l'une l'autre

Infusions.

Toutes les plantes qui ont un principe aromatique se font seulement infuser, c'est-à-dire se plongent dans l'eau bouillante et puis on retire le pot du feu : le bien couvrir.

Au bout de dix minutes environ, on passe à travers le linge ou bien on laisse tomber au fond la base de l'infusion, que ce soit feuilles, fleurs

ou racines, et on verse doucement quand on veut boire.

Les infusions de thé, mélisse, feuilles d'oranger, aurone, thym, sauge, absynthe, etc., se font de cette manière.

Il faut avoir soin de bien couvrir les pots une fois que les feuilles ou fleurs sont dans l'eau. Leurs principes sont évaporables, et la partie la plus fine, la plus subtile, celle que l'on veut avoir, s'en irait.

Pour les tisanes amères, il suffit de les faire bouillir un quart d'heure et de couler.

Nous recommandons la plus grande propreté, et de couvrir toujours les pots; car, la poussière, les cendres, la suie et autre chose sont de mauvais adjuvans.

On ne doit faire de ces infusions qu'à mesure du besoin; car elles perdent vite leurs propriétés.

Émulsion ou lait d'amandes.

On a souvent occasion et besoin d'employer l'émulsion; c'est une boisson excellente dans les maladies de poitrine, des voies urinaires; dans les maladies nerveuses, etc.

Voici comment on la fait :

On prend douze amandes de l'année qu'on casse ; on les met blanchir dans l'eau bouillante deux ou trois minutes, puis on les pelle, on les écrase et les met en pulpe dans un mortier très propre ; on y verse une cuillerée à bouche de l'eau ou de la tisane ou infusion que l'on veut y mettre ; on agite en tournant, on verse petit à petit et à froid autant qu'on le peut pour avoir une émulsion blanche : sur ces douze amandes on y met un verre de tisane.

On met le tout dans un linge propre, on exprime en tordant la serviette ; on y met le sucre ou le sirop et l'émulsion est faite.

On prend cette liqueur par demi-verre ou par cuillerées à bouche, chaude ou froide ; selon la saison et la maladie.

Lavement.

Les lavemens sont souvent très nécessaires, et il est très important d'en dire deux mots.

On croit que c'est chose très facile que de donner un lavement ; cependant on le fait souvent mal, faute de quelques connaissances nécessaires que je vais indiquer ici.

Placez le malade sur le côté droit, qu'il flé-

chisse la tête, les pieds et la poitrine vers le ventre pour relâcher les muscles du ventre qui dans l'extension peuvent gêner en applatissant et diminuant la cavité du ventre; introduisez la canule avec précaution après l'avoir préalablement graissée ou huilée; dirigez ensuite le jet du liquide légèrement vers la gauche en inclinant la seringue à droite (car c'est la direction de l'intestin) poussez doucement et petit à petit.

Faute de ces précautions qui cependant sont essentielles, les lavemens souvent n'entrent pas, ne servent à rien, et cela par l'ignorance et la maladresse de l'opérateur.

On fait les lavemens émolliens avec des décoctions de mauves, d'althéa, de seneçon, de pariétaire, d'amidon, de son de froment, etc.

On introduit aussi souvent dans les lavemens des substances médicinales qu'on craint d'administrer par l'estomac qui serait irrité ou enflammé.

Il faut administrer ceux-ci avec encore plus de précaution, car la drogue est chère.

Chez les enfans, allez bien doucement; car, comme ordinairement ils remuent beaucoup, on est plus exposé à leur déchirer les entrailles et le remède pourrait être pire que le mal.

Qu'une mère de famille ne confie ce soin à

personne tant qu'elle pourra le faire elle-même. J'ai de bonnes raisons pour donner ce conseil.

Bouillon de Viande.

Il faut bien tout dire, tout apprendre, quand on a vu les défauts, l'incapacité, la stupidité.

Pour faire un bouillon de malade, vous mettrez dans un pot propre, d'un litre d'eau, un quart de kilog. de viande de mouton ou bœuf, d'un côté maigre; vous le saleréz légèrement après y avoir ajouté une racine jaune, une pomme de terre pelée bien farineuse, et un morceau de pain rôti; vous pouvez encore y mettre un oignon cuit et grillé sous la cendre.

Vous écumez soigneusement et vous faites bouillir, à petit feu, pendant quatre, cinq, six heures, selon que vous le voulez nourrissant.

Au bout de ce temps et quand vous voulez le donner, vous le coulez à travers un linge large; puis vous arrosez doucement toutes les parties de ce linge qui aura été trempé dans l'eau froide.

Vous aurez un bouillon bien fait.

Crême de ris.

La crême de ris est un des alimens les plus légers que vous puissiez donner à un malade.

On la prépare en faisant cuire à fond du ris dans l'eau, qu'il ne soit pas trop épais; il le faut clair au contraire.

Le ris cuit, vous le versez dans le coin d'une serviette propre, vous exprimez en tordant la serviette et vous ajoutez un peu de sucre.

Si vous le voulez au beurre, avant de le couler, vous y avez fait fondre un morceau de beurre frais en retirant le pot du feu.

Si c'est au lait, vous aurez fait cuire le lait avec le ris.

Enfin est-ce au bouillon, vous faites cuire le ris dans le bouillon avec un peu de sel.

Décoction blanche de Sidenham.

Carbonate de chaux,	60 grammes (2 onces).
Mie de pain blanc,	idem.
Eau de fontaine,	1 kilog. 1/2 (3 livres).

Faites bouillir et réduire à 1 kilog. (2 livres), passez à travers un linge et ajoutez :

Sucre blanc,	120 grammes (4 onces).

Aromatisez, si vous voulez, avec l'eau de fleurs d'oranger, de menthe, ou canelle.

Crême de pain.

La crême de pain se fait de la même manière. C'est encore un aliment très léger et très nourissant, et qui convient surtout, comme la crême de ris, à toutes les personnes qui ont eu des gastrites ou des entérites, et qui ne sont pas complètement guéries.

Cette manie de vouloir arriver vite à son régime ordinaire produit plus de mal qu'on ne pense.

Qu'on retienne bien ceci : ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, c'est ce qu'on digère.

Régime doux.

On suit un régime doux, léger, quand on prend des crêmes de pain, de ris, des eaux bouillies, des panades au lait, au sucre; quand on n'use que de viande de jeunes animaux, comme veau, agneau, chevreau, poulet; quand on use de légumes au maigre, pommes de terre, scorsonères, épinards, pommes cuites, pruneaux, fruits bien murs, bouillon léger de mouton, veau; quand on s'abstient de viande de vieux animaux, de gibier, de viandes salées, fumées

épicées; d'alimens cuits au fer, de vins généreux, café, liqueur, eau-de-vie, etc.

Les viandes noires surtout le gibier, les lièvres, lapins, perdreaux, bécasses; les viandes trop faites, faisandées veulent un estomac robuste, et les personnes faibles, nerveuses, qui ont eu des gastrites, des entérites, ne les prennent pas impunément.

En général les alimens forts, fortement animalisés, ne conviennent guère qu'aux individus fortement constitués, et qui font beaucoup d'exercice, comme les paysans, les ouvriers, les militaires.

Aux autres, aux gens de cabinet, aux femmes, nous conseillons un régime doux, sobre surtout; car c'est la condition de la santé.

Cataplasmes.

Les cataplasmes sont de plusieurs espèces. Les cataplasmes émolliens, adoucissans, se font avec de la farine de lin, la mie de pain blanc, la feuille de mauve, d'althéa; la pariétaire cuite et hachée; la pomme de terre cuite et bouillie dans le lait, la pomme ordinaire cuite aussi et réduite en pulpe.

Le cataplasme de farine de lin, qui est le plus fréquemment employé, se fait ainsi :

Mettez dans une casserole ou plat ce qu'il vous faut de farine de lin; versez dessus de l'eau bouillante, et battez bien et longtemps; remettez de l'eau et battez encore, jusqu'à ce qu'enfin la farine regorge l'eau; mais rappelez-vous que la farine de lin en boit plus qu'on ne pense, et que si vous voulez un cataplasme bien fait, qui se conserve mollet, comme il doit être pour produire bon effet, vous devez lui faire boire autant d'eau que possible. Sans cela, votre cataplasme devient de suite dur et produit un effet contraire à celui que vous en attendez; il ne fait plus que gêner par son poids.

Maintenant, appliquez-le entre deux linges. Que celui de dessous, qui doit toucher la chair, soit fin, clair et usé; c'est encore de rigueur quand vous avez à les appliquer sur des parties sensibles ou couvertes de cheveux, de poils; sans cela vous éprouveriez de grandes difficultés et feriez éprouver de grandes douleurs en les ôtant.

Par-dessus les cataplasmes, et pour ne pas mouiller les draps, chemises, etc., mettez toujours un mouchoir de coton en quatre doubles, ou mieux, un morceau de toile fine cirée; cela maintient encore la chaleur, qui est indispensable pour obtenir de bons effets.

Ces cataplasmes doivent se renouveler, au moins, deux fois par jour.

On fait les cataplasmes de pommes de terre en faisant d'abord cuire les pommes de terre à l'eau ; on les pelle, on les écrase, puis on les fait bouillir avec du lait ou une décoction de mauve, toujours ayant soin de ne pas l'avoir épais.

Pour celui de mauve, de feuilles d'althéa, on fait cuire d'abord les mauves, puis on les hâche comme un plat d'épinards, on y verse un peu de l'eau qui les a faites cuire, pour l'avoir toujours mollet, et on met, selon les cas, ou entre deux linges ou à nu.

Le cataplasme de pommes se fait en faisant cuire les pommes, dans une casserole, avec un peu d'eau, et réduisant ensuite en pulpe. Cette espèce de cataplasme ne sert guère que pour les yeux.

On fait encore des cataplasmes plus actifs, qu'on appelle maturatifs, et qu'on applique sur des tumeurs ou des abcès pour les mener vite à suppuration, avec la farine de seigle, la mie de pain de seigle, l'oseille, l'oignon de lys, l'oignon ordinaire, etc.

Ils se font de la même manière.

En voici un surtout qui est assez actif :

Mettez dans une casserole un bon morceau

de graisse blanche de porc, une poignée d'oseille, un oignon bien cuit sous la cendre ; joignez-y un peu de poix commune, remuez et agitez à un feu doux, de manière à bien mélanger le tout ; appliquez très chaud sur la partie malade à nu. Vous obtiendrez un effet rapide, surtout si vous le renouvelez toutes les quatre heures.

On fait aussi des cataplasmes avec la pulpe de carotte, de scorsonère cuite ; ils son adoucissans, émolliens.

Si on veut rendre ces cataplasmes adoucissans, calmans du système nerveux dans les fortes douleurs, on les fait avec la décoction de têtes de pavot, de feuilles de jusquiame, de belladone, etc. ; ou bien on y met dessus, avant de les appliquer, quelques gouttes de baume tranquille, de laudanum de Sidenham.

Sinapismes.

Les sinapismes sont des espèces de cataplasmes faits avec la farine de lin, la moutarde et le vinaigre, ou simplement la moutarde et le vinaigre.

Pour cela, on pétrit la moutarde avec le bon

vinaigre, et on l'applique froid ou chaud sur les parties indiquées, ou bien on fait un cataplasme ordinaire avec de la farine de lin, que l'on saupoudre ensuite de moutarde.

Si on veut obtenir un prompt effet, on frotte un moment les parties qui doivent les recevoir avec le vinaigre fort.

Ayez l'attention de ne pas laisser longtemps un sinapisme sur la peau; car au bout de quelques heures il aurait enlevé l'épiderme et écorché le malade. Selon la force de la moutarde ou du vinaigre, ils produisent un effet vésicant au bout de deux, trois heures. On sent ordinairement leur effet à la douleur qu'éprouve le malade.

Vésicatoires.

Les vésicatoires enlèvent l'épiderme; c'est un moyen actif, mais douloureux; n'en soyez pas prodigue. Que de malades auraient guéri sans avoir été ainsi écorchés!

On les fait ordinairement avec les cantharides, espèce de mouches sèches qu'on met en poudre et qu'on met ensuite sur un morceau de levain étendu sur un linge, ou on applique en-

core cette poudre de mouches sur un morceau de sparadrap. Ces vésicatoires sont très irritans et portent souvent une action violente sur les nerfs.

L'ail, réduit en pulpe, fait aussi un bon vésicatoire; et l'eau bouillante, appliquée sur la peau, en produit un instantané.

Tous ces moyens ne valent pas ceux que l'on a trouvé ces temps derniers : ce sont les mouches de Milan, auxquelles nous donnons la préférence aujourd'hui.

Dans tous les cas, s'il s'agit de vésicatoires, n'importe lesquels, assujettissez-les comme il faut; ne les serrez pas trop avec les bandes que vous devez toujours y mettre; mais faites-les tenir assez pour qu'ils ne se dérangent pas, pour qu'ils ne changent pas de place.

Quand ils auront produit leur effet, enlevez le tout, appropriez la plaie par des lavages à l'eau chaude; enlevez la pellicule, si vous voulez un effet considérable; sinon laissez-la, et appliquez sur cette plaie une feuille de blette enduite de graisse blanche ou de beurre frais, ou de cérat. Changez soir et matin en hiver, et trois fois par jour en été.

Au bout de sept à huit jours, ces plaies se sèchent. Si vous voulez en appliquer d'autres, évitez la même place. J'ai vu des accidens graves de la conduite contraire.

Cautères.

Le cautère se fait de plusieurs manières :

1° En appliquant sur la partie où on veut l'établir une mouche cantharide, qu'on enlève au bout de douze à quinze heures, et à la place de laquelle on applique un pois ordinaire; et, serrant passablement, au moyen d'une bande, pour lui faire prendre place dans l'épaisseur de la peau.

2° En appliquant sur la peau gros comme une lentille de pierre à cautère, dont on borne et contient l'action par un morceau de sparadrap troué dans son milieu. On applique dessus un morceau de charpie, puis un autre morceau de sparadrap; le tout est collé ensemble, n'est pas sujet à se déranger, et est enlevé au bout de six heures : le cautère est fait. On panse quelques jours avec l'onguent de la mère ou basilicum, ou simplement de la graisse blanche; et, au bout d'une quinzaine de jours, la croûte tombe et laisse voir un trou, où on place tous les jours un pois, une feuille de lierre par-dessus.

3° On fait, avec une lancette ou un bistouri, un petit trou à la peau; on y fait entrer de force une boulette de charpie et, au bout de deux jours, on y met le pois. C'est le moyen le plus expéditif.

Pour panser les cautères on vend, chez les pharmaciens, des papiers-cautères très commodes.

Je recommande de tenir très propres ces plaies artificielles, si on ne veut pas y voir à l'entour des boutons désagréables.

Je recommande aussi de n'être pas si prodigue de ces moyens. Que de cautères, que de ces sortes de plaies j'ai évité à des malades qui n'en ont pas moins bien guéri, et sans ajouter, au moins, une maladie sale, désagréable, qui ne prévient pas en sa faveur et qui répugne toujours.

Séton.

Le séton consiste à percer la peau d'outre en outre, en faisant deux ouvertures qu'on entretient ensuite par une mèche qu'on fait courir chaque jour.

A moins d'une indispensable nécessité, on n'emploie guère ce moyen.

Cependant, dans les maladies des yeux et quand les moyens plus doux ont échoué, celui-ci produit souvent de grands résultats.

Le plus ordinairement, c'est derrière le cou qu'on le place.

On prendra garde dans les pansemens de ne pas dépasser la mèche ; toujours grande propreté.

Moxa.

Le moxa est une plaie artificielle que l'on fait à une partie du corps par le feu, soit avec un morceau d'amadou qu'on allume et qu'on laisse éteindre sur la peau, soit au moyen d'un petit cylindre de coton qu'on emploie de la même manière.

Ces moyens sont très actifs, très énergiques, très douloureux ; mais il faut avouer qu'on en a souvent retiré d'excellens effets : ils durent longtemps. C'est surtout contre les écrouelles, contre les tumeurs de cette nature, qu'on les a employés.



MAGNÉTISME.

Les temps anciens sont revenus : on allait au temple de Delphes entendre les oracles des sibylles et les consulter ; la forêt de Dodone enseignait l'avenir ; c'est plus fort aujourd'hui, les temples, les prophètes sont partout, à Paris, à Vienne, à Londres, à Moscou, à Berlin et dans le moindre village. A tout pas nous trouvons la somnambule qui, mise en rapport avec nous, nous dit ce qn'on fait au sénat d'Amérique, au cap de Bonne-Espérance, dans les salons de Paris, dans le couloir des coulisses, et ce qu'on pense de nous au cabinet de l'empereur des Russies.

La somnambule voit à travers des murailles, des espaces immenses, les mers, les montagnes, et tout cela les yeux fermés et par la seule concentration intime de ses facultés. Les miracles sont abolis, les prophètes sont des enfans, et je ne sais ce que vont devenir les sociétés, les lois, les peuples, les empires. La somnambule tient tout, voit tout et son cerveau est une glace immense où ses yeux fermés, qui voient à rebours et par derrière, y ont découvert le passé, le présent, l'avenir.

Je crois que voilà à peu près le magnétisme perfectionné.

On ne peut nier cependant qu'il n'y ait d'étonnans effets de produits, mais tout homme sensé en gardera quelque chose et beaucoup pour l'adresser au charlatanisme; car c'est sa propriété.

Quel est donc ce fluide mystérieux, ce fluide subtil, éthéré dont on va saturer, sursaturer son semblable et qui l'endort? Il existe cependant, je l'ai vu dans ses effets; je l'ai moi-même lancé avec succès et j'ai fait des somnambules. J'avoue que j'ai été stupéfait de ce que j'ai vu; mais il y a loin de là aux miracles de nos sibylles de Paris et d'ailleurs.

Le fluide magnétique existe donc; c'est incontestable et je ne vois pas pourquoi, employé dans une bonne direction, on ne l'introduirait pas dans les sciences. Mais circonspection bien grande; car l'usage se confond presque avec l'abus; magnétisez, mais n'abusez pas, ne trompez pas, ne corrompez pas; faites honnêtement, délicatement, loyalement ce métier de l'autre monde; faites-le servir à faire du bien, à rendre des services, à deviner quelquefois des maladies, leurs causes, leur nature; mais au nom de Dieu, de la société, de la justice, de la sagesse et des lois que vous devez respecter

sous peine d'infamie, arrêtez-vous à leur commandement. N'ajoutez pas ce moyen nouveau et puissant aux moyens trop nombreux déjà de faire le mal et de dégrader l'espèce humaine.

Ainsi ; médecins, magnétiseurs, vous ferez encore et nous ferons des passes, nous endormirons, nous somnambuliserons nos gens, et ce sera seulement pour le bien de l'humanité.

Le magnétisme est en honneur dans quelques endroits. Il a pour partisans des hommes instruits, probes, et d'une haute intelligence.



HOMOEOPATHIE.

—

Un médecin allemand d'une vaste intelligence, d'une rare sagacite, d'une pénétration d'esprit subtile, Hahnemann observa en 1790 que le quina donné à une personne en santé produisait des espèces de mouvemens périodiques et intermittens. Il savait que cette substance guérissait les fièvres et maladies intermittentes et il en posa d'abord comme conséquence logique, que les agens qui guérissaient une maladie et la donnaient dans l'état de santé quand on ne l'avait pas, cachaient une loi inconnue jusqu'alors ; que les semblables guérissaient par les semblables ; c'est-à-dire que ce qui donnait la maladie, devait la guérir, c'est-à-dire que le feu guérissait les maladies causées par le feu, le froid par le froid, etc. Il avait d'ailleurs dans ses notes nombreuses des milliers de cas confirmatifs de cette opinion nouvelle. Il étudia, observa, recueillit des masses de faits à l'appui de sa doctrine, et, enfin, faisant une science nouvelle à rebours de l'autre, opposée à l'autre, il créa l'homœopathie.

Cette doctrine ne s'occupe, ni des causes, ni de la nature des maladies, ni des altérations

des solides et des liquides; elle ne voit que des symptômes qu'elle cherche à annihiler, à combattre par un agent médicinal qui a la propriété d'en produire d'aussi analogues que possible dans l'état de santé.

Avec cette théorie nouvelle, adieu la médecine, les observations, l'expérience de trente siècles. Chaque maladie est un être individuel qu'on ne peut rattacher à aucune chaîne, à aucune liaison, à aucun système nosologique.

Il est encore une autre condition de cette nouvelle manière de pratiquer, c'est de donner le remède, l'agent médicinal à des doses infiniment minimes. Ainsi on ne va que par des millionièmes, billionièmes, trillionièmes de décigramme. L'homœopathie craint de heurter la maladie trop fort, elle la poursuit, la flatte, marche avec elle, à côté d'elle, et elle veut, dirait-on, de deux ennemis semblables, pareils, synonimes en faire un ami.

Tous les jours au surplus, à part la différence dans les doses, le médecin ordinaire du vieux temps fait de l'homœopathie; ainsi nous guérissons un membre gelé avec la glace, le panaris avec l'eau bouillante, la brulure avec le feu, la diarrhée avec le jalap, le vomissement avec l'ipécacuanha, la dyssenterie avec la même substance, la syphilis avec le mercure, la gale

avec le soufre, l'épilepsie avec le cuivre, les névroses avec l'assa-fetida, etc.

Sans nous en douter, nous faisions de l'homœopathie.

Ne préjugeons rien; attendons; c'est la loi du sage. Avant Francklin on n'aurait pas cru pouvoir dompter la foudre; Napoléon ne voulut pas croire aux effets de la vapeur, et nous ignorons encore beaucoup de secrets que le temps apprendra.

Au surplus, l'homœopathie compte déjà de nombreux et puissans acolytes; des villes entières font exclusivement cette médecine, et elle est en honneur et en crédit dans beaucoup d'endroits de France, d'Allemagne, de Prusse, de Russie, d'Amérique.

Pour mon compte j'en ai vu d'étonnans effets, des cures merveilleuses; et puis, disons-le bien haut, elle ne nuit jamais.

Qu'on se figure gros comme une tête d'épingle de quina, de camphre, de mercure, ou de valériane, bouilli dans un gros chaudron d'eau distillée. La dose est une goutte de cette eau noyée dans un autre verre d'eau.

Qu'on se figure la valeur d'un grain de millet de poudre de rhubarbe, d'émétique, de coloquinte, et melangé avec quatre ou cinq kilog. de poudre de réglisse ou du sucre de lait, la dose

est d'un grain de millet de ce mélange. Jugez, doutez, croyez ou abstenez-vous, c'est encore le plus sage.